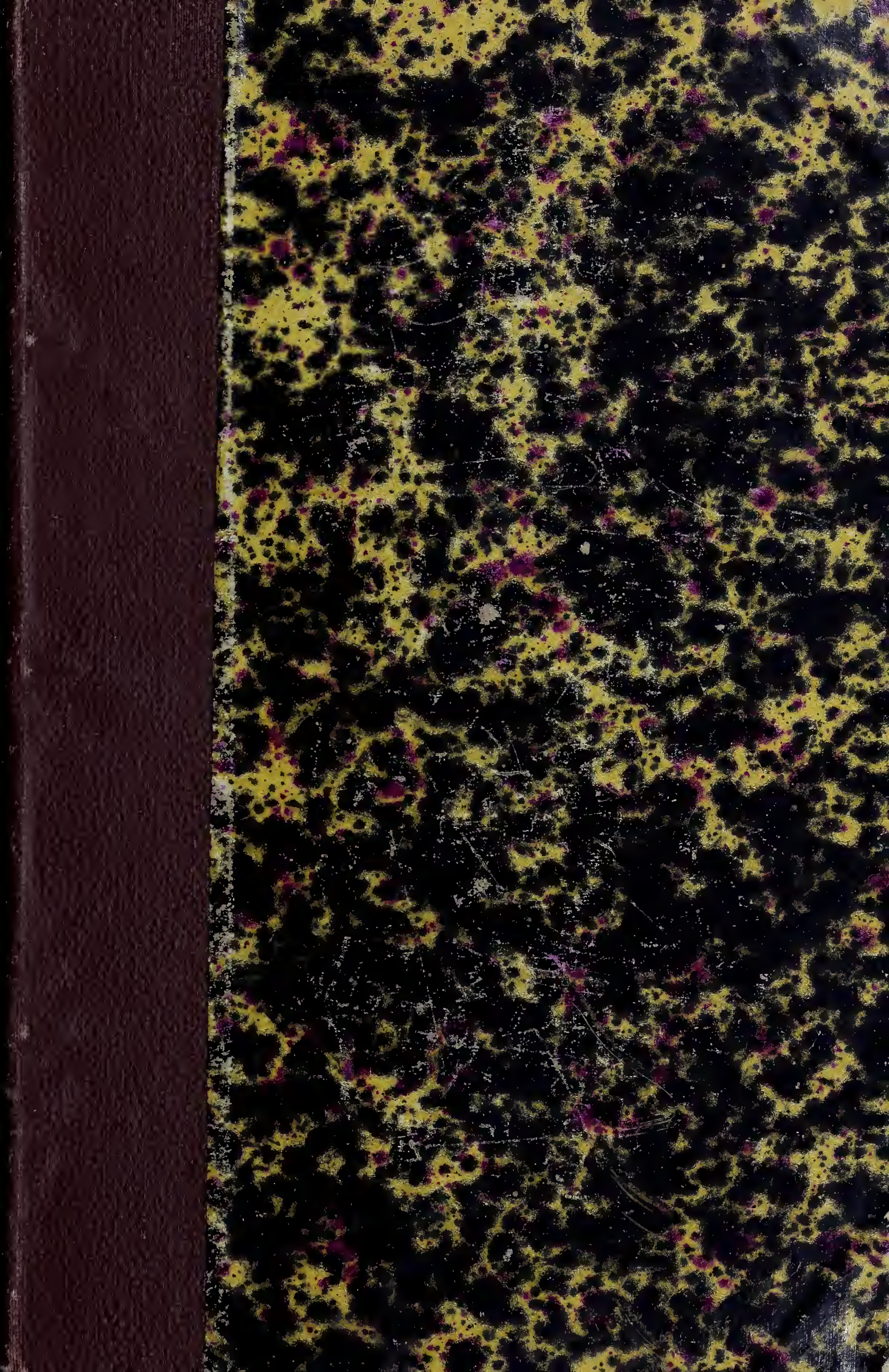
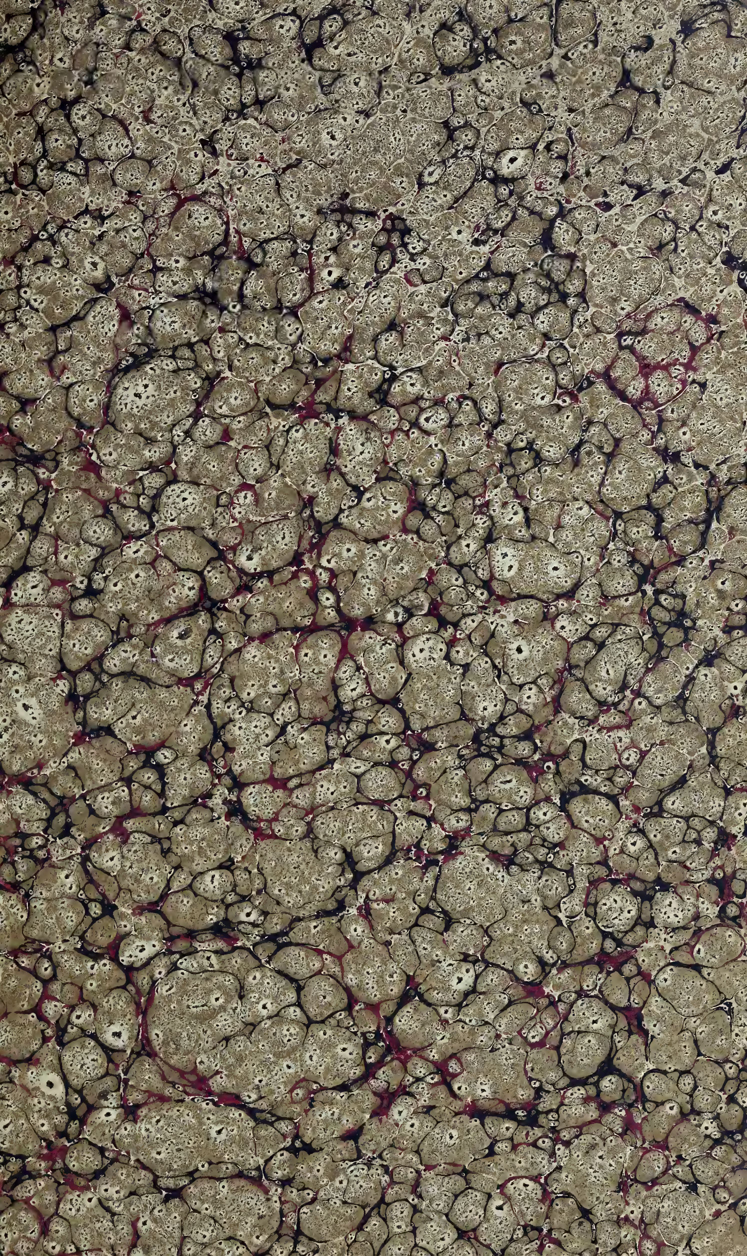






édition originale

LES CHAMPS

ET

LA MER

JULES BRETON

LES CHAMPS

ET

LA MER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV

PRÉFACE



I.

MON *cœur hésite encor lorsque ma main vous livre,*
Strophes qui murmuriez pour moi seul, humbles vers,
Tels que les passereaux au fond des rameaux verts,
Qui chantiez, loin du bruit, sans rêver à ce livre.

De votre aile fragile espérez-vous poursuivre,
Sous un ciel orageux, votre vol à travers
L'inconnu, sans abri contre un premier revers?
Êtes-vous bien pourvus de ce qu'il faut pour vivre?

Mes doigts habitués à tenir les pinceaux,
En vous donnant l'essor, tremblent, frêles oiseaux
Qui désertez le nid pour courir l'aventure.

Vous pardonnera-t-on votre témérité?
Ah! si pour rencontrer l'accent de la Nature
Il ne fallait avoir que la Sincérité!





II.

LE *bois chantait. — L'hiver, de ses givres blafards,*
Ne gravait plus de fleurs aux vitres des croisées;
Du fond de nos étangs jaillissait en fusées
L'épanouissement tout blanc des nénuphars.

Et, se croisant dans l'air, bourdonnements épars,
Mouches et papillons, abeilles empressées,
Oubliant les jours froids et les neiges passées,
Frémissants et joyeux, fondaient de toutes parts.

Et les prés s'emplissaient d'ineffable tendresse;
Le bois chantait. — O jour d'universelle ivresse!
Je sens des pleurs mouiller mon œil longtemps tari;

Car c'était au soleil une fête touchante;
Et je surgis de l'herbe et je poussai ce cri.
Pourquoi rester muet lorsqu'ici-bas tout chante?





III.

QUAND *la nuit, lentement, déroule sur la plaine*
Son long voile de brume en ténébreux replis,
Le troupeau se resserre, et sa visible haleine
Lui trace comme un nimbe aux rayons affaiblis.

Sur les fonds violets, dans l'ombre ensevelis,
Où dorment le chardon, le thym, la marjolaine,
Noir fantôme debout sous le manteau de laine,
Le berger songe, et boit le froid des airs pâlis.

Il songe qu'il faudra s'endormir loin de l'âtre;
Et prenant le silex, comme l'antique pâtre,
A l'heure où l'on entend le hurlement des loups,

Il le frappe du fer et la flamme ruisselle.
Et je me dis, poëte : — Ah! si de mes cailloux
Je pouvais voir jaillir une seule étincelle!





A José-Maria de Heredia.

L'ARTOIS.

I.

J'AIME mon vieil Artois aux plaines infinies,
Champs perdus dans l'espace où s'opposent, mêlés,
Poëmes de fraîcheur et fauves harmonies,
Les lins bleus, lacs de fleurs, aux verdures brunies,
L'œillette, blanche écume, à l'océan des blés.

Au printemps, les colzas aux gais bouquets de chrome
De leur note si vive éblouissent les yeux ;
Des mousses de velours émaillent le vieux chaume,
Et sur le seuil béni que la verdure embaume
On voit s'épanouir de beaux enfants joyeux.

Chérubins de village avec leur tête ronde,
Leurs cheveux flamboyants qu'allume le soleil ;
De sa poudre dorée un rayon les inonde.
Quelle folle clameur pousse leur troupe blonde,
Quel rire éblouissant et quel éclat vermeil !

Quand nos ciels argentés et leur douce lumière
Ont fait place à l'azur si sombre de l'été ;
Quand les ormes sont noirs, qu'à sec est la rivière ;
Près du chemin blanchi, quand grise de poussière,
La fleur se crispe et meurt de soif, d'aridité ;

Dans sa fureur l'Été, soufflant sa chaude haleine,
Exaspère la vie et l'enivre de feu ;
Mais si notre sang bout et brûle notre veine,
Bientôt nous rafraîchit la nuit douce et sereine,
Où les mondes ardents scintillent dans le bleu.

II.

Artois aux gais talus où les chardons foisonnent,
Entremêlant aux blés leurs têtes de carmin;
Je t'aime quand le soir, les moucherons bourdonnent,
Quand tes cloches, au loin, pieusement résonnent,
Et que j'erre au hasard, tout seul sur le chemin.

J'aime ton grand soleil qui se couche dans l'herbe;
Humilité, splendeur, tout est là, c'est le Beau;
Le sol fume; et c'est l'heure où s'en revient, superbe,
La glaneuse le front couronné de sa gerbe
Et de cheveux plus noirs que l'aile d'un corbeau.

C'est une enfant des champs, âpre, sauvage et fière;
Et son galbe fait bien sur ce simple décor,
Alors que son pied nu soulève la poussière,
Qu'agrandie et mêlée au torrent de lumière,
Se dressant sur ses reins, elle prend son essor

C'est elle. Sur son sein tombent des plis de toile;
Entre les blonds épis rayonne son œil noir;
Aux franges de la nue ainsi brille une étoile;
Phidias eût rêvé le chef-d'œuvre que voile
Cette jupe taillée à grands coups d'ébauchoir.

Laissant à l'air flotter l'humble tissu de laine,
Elle passe et gaîment brille la glane d'or;
Et le soleil rougit sur sa face hautaine.
Bientôt elle se perd dans un pli de la plaine,
Et le regard charmé pense la voir encor.

III.

Voici l'ombre qui tombe et l'ardente fournaise
S'éteint tout doucement dans les flots de la nuit,
Au rideau sourd du bois attachant une braise
Comme un suprême adieu. Tout se voile et s'apaise
Tout devient idéal, forme, couleur et bruit.

Et la lumière avare aux détails se refuse;
Le dessin s'ennoblit et dans le brun puissant,
Majestueusement le grand accent s'accuse;
La teinte est plus suave en sa gamme diffuse,
Et la sourdine rend le son plus ravissant.

Miracle d'un instant, heure immatérielle,
Où l'air est un parfum et le vent un soupir.
Au crépuscule ému la laideur même est belle,
Car le mystère est l'art : l'éclat ni l'étincelle
Ne valent un rayon tout prêt à s'assoupir.

Mais la nuit vient voiler les plaines infinies,
Immensité de brume où s'endorment mêlés,
Poëmes de fraîcheur et fauves harmonies,
Les lins bleus, lacs de fleurs, les verdures brunies
L'œillette, blanche écume, et l'océan des blés.

Courrières, 1871.





A Théodore de Banville.

LES ALOUETTES.

Dans l'effluve azuré qui revêt de mystère
La nudité des champs où la faux a passé,
Sur un point du terroir nouvellement hersé,
Un éclat lumineux, un astre solitaire,
Qu'on croit tombé du ciel et qui palpite à terre,
Jette de gais rayons dont l'air est traversé.

Tournoyant alentour, un essaim d'alouettes
Se berce dans son vol doucement ondulé;
Car le rayon toujours fascine l'être ailé;

L'étincelle des flots appelle les mouettes,
Aux flammes de l'art pur s'exaltent les poëtes,
Et près du flambeau gît le papillon brûlé.

L'alouette n'a pas la raison qui protége
Et ne soupçonnant pas le perfide appareil,
Croyant naïvement à cet astre vermeil,
Elle chante, et, ravie, elle fond sur le piége;
Et l'on voit triompher l'oiseleur sacrilége
Qui pour tromper l'oiseau s'est servi du soleil.

Courrières, 1874.





A Leconte de Lisle.

LES CIGALES.

Lorsque dans l'herbe mûre aucun épi ne bouge,
Qu'à l'ardeur des rayons crépite le froment,
Que le coquelicot tombe languissamment
Sous le faible fardeau de sa corolle rouge;

Tous les oiseaux de l'air ont fait taire leurs chants;
Les ramiers paresseux, au plus noir des ramures,
Sommolents, dans les bois, ont cessé leurs murmures,
Loin du soleil muet incendiant les champs.

Dans les blés, cependant, d'intrépides cigales,
Jetant leurs mille bruits, fanfare de l'été,
Ont frénétiquement et sans trêve agité
Leurs ailes sur l'airain de leurs folles cymbales.

Frémissantes, debout sur les longs épis d'or,
Virtuoses qui vont s'éteindre avant l'automne,
Elles poussaient au ciel leur hymne monotone
Qui dans l'ombre des nuits retentissait encor.

Et rien n'arrêtera leurs cris intarissables;
Quand on les chassera de l'avoine et des blés,
Elles émigreront sur les buissons brûlés
Qui se meurent de soif dans les déserts de sables.

Sur l'arbuste effeuillé, sur les chardons flétris
Qui laissent s'envoler leur blanche chevelure,
On reverra l'insecte à la forte encolure,
Plein d'ivresse, toujours s'exalter dans ses cris;

Jusqu'à ce qu'ouvrant l'aile en lambeaux arrachée,
Exaspéré, brûlant d'un feu toujours plus pur,
Son œil de bronze fixe et tendu vers l'azur,
Il expire en chantant sur la tige séchée.

Courrières, 1873.



A André Theuriet.

LA GRÈVE.

Sur le golfe d'azur brodant d'un fil d'argent
Ses contours arrondis, ses raides promontoires,
Ses rochers veinés d'or, couverts de forêts noires
Et de roses sommets dans la brume plongeant,
Soutenant d'une main sa flottante quenouille,
En sa marche tranquille, en son âpre fraîcheur
Foulant la grève, où court l'air salin qui la mouille,
Quand passe près des flots la fille du pêcheur,
Lorsque son brun visage aux lèvres purpurines,
Sous un ciel de saphir brille, et qu'un souffle amer

Entraîne son mouchoir couleur d'algues marines,
Son jupon toujours bleu sur le bleu de la mer,
Son chanvre au ton de sable et sa coiffe d'écume
Qui frémit, se soulève et tremble à l'ouragan,
Oui, parfois l'on dirait que cette enfant résume
Les sauvages beautés du splendide Océan.

Douarnenez, septembre 1873.





A Paul Baudry.

LA SOURCE SOUS BOIS.

Dans le fond d'une tiède et paisible clairière
Ouvrant dans la forêt obscure un soupirail,
Où l'herbe est de velours, où près de la bruyère,
De son écrin l'iris égraine le corail;
Où les rayons discrets, mêlés aux vapeurs chaudes,
Effleurant le gazon touffu, le traversant,
Font de cette verdure intense du versant
Un ruisselant tapis de sombres émeraudes
Où le gai papillon s'égare quelquefois;
Tandis que doucement frissonne la ramure,
Que l'oiseau se recueille et fait taire sa voix,
Adorable babil, une source murmure.

Un sentier, dont la ronce a vu mûrir sa mûre,
Arrive en serpentant, se perdant par endroits:
Des rubans de fumée au fond montent tout droits
Dans les vibrations d'un ciel clair qui s'azure.
Aux côtés, le sol va se perdre dans le noir,
Et zébré par le jour qui du dehors émigre,
Sous les fauves lueurs semble une peau de tigre.
Un bassin, au milieu, comme un sombre miroir,
Entouré de granit, de mousses et de lierre,
Reflète un bloc troué qui laisse couler l'eau
Et se tache de noir comme un tronc de bouleau.
Une fillette est là, son genou sur la pierre,
Se détachant en brun puissant sur le fond vert;
Et le jour affluant dans l'espace entr'ouvert,
Autour de l'enfant glisse un doux trait de lumière
D'où paraît émaner comme un nimbe changeant.
Laissant flotter son âme en une molle trêve
Où l'idée apparaît et jamais ne s'achève,
Elle incline un front beau d'abandon négligent
Et son regard perdu tout au fond de son rêve
Suit le fil d'eau qui tombe en torsade d'argent.

Douarnenez, 1873.



A Français.

LA PAIX DES BOIS.

Une eau paisible dort son doux sommeil sans rides
Sous le bois, brun miroir qu'aucun vent n'a troublé ;
Dans l'ombre et la fraîcheur, l'or vert des cantharides
Luit sur le frêne : au loin, de ses rayons torrides,
Lorsque le fauve été fait flamboyer le blé,
Sous le bois, brun miroir qu'aucun vent n'a troublé,
Une eau paisible dort son doux sommeil sans rides.

Parsemant le gazon sombre de fleurs de feu,
Le gai soleil se joue au milieu du mystère;
Çà et là le feuillage obscur s'écarte un peu,

Et le tranquille ciel, d'un regard calme et bleu,
Azure, par endroits, cet abri solitaire
Où le gai soleil joue au milieu du mystère,
Parsemant le gazon sombre de fleurs de feu.

Le cordial parfum de la menthe sauvage
Circule dans l'air pur où passent les chansons
Du jaune loriot, du merle au noir plumage :
Le frêle roitelet y mêle son ramage
Et tandis qu'il sautille au cœur brun des buissons,
Circule, dans l'air pur où passent les chansons,
Le cordial parfum de la menthe sauvage.

C'est là que le poëte amoureux va s'asseoir,
Loin des bruits importuns et des gloires du monde,
Car il aime ce lieu, surtout quand vers le soir
Le grand soleil qui semble un immense ostensoir
Resplendit au travers des branches qu'il inonde.
Loin des bruits importuns et des gloires du monde,
C'est là que le poëte amoureux va s'asseoir.

Il suit son rêve errant sur le miroir sans rides,
Et libre des soucis dont son cœur fut troublé,
Parmi les essaims d'or des vertes cantharides

Il s'attarde, il attend que les rayons torrides,
S'apaisant, aient cessé de harceler le blé;
Et libre des soucis dont son cœur fut troublé,
Il suit son rêve errant sur le miroir sans rides.

Courrières, 1873.





LE NID.

VOTRE frêle existence est douce,
Petits oiseaux dans votre nid,
Serrés ensemble dans la mousse
Entre la terre et l'infini.

Tandis que la mère recueille
Des mouches pour votre dîné,
Vous regardez grandir la feuille
Si tendre en son vert satiné.

2

Avant vous on la vit éclore
Sur cet arbuste sauvageon ;
Vous n'étiez pas dans l'œuf encore
Quand se déchira son bourgeon.

Lorsqu'un gai soleil la traverse
Avec des éclats inouïs,
Aux feux d'émeraude qu'il verse
Vous souriez tout éblouis.

Dès que l'aurore vous arrose
Et vient mouiller votre chevet,
S'agite votre tête rose
Que couronne un léger duvet.

Des torrents de lumière blonde
Caressent vos petits cous nus ;
La gaîté folle vous inonde
De tressaillements ingénus.

Du haut de l'arbre que balance
Le vent frais, un son argentin
Se fait entendre ; c'est la stance
Que chante le père au matin.

Dans votre nid, ce petit monde,
Que de beautés frappent vos yeux;
Le bois dans sa voûte profonde
Ouvre à l'infini des trous bleus.

Et qu'il vous paraît chose énorme,
Ce tronc de velours tacheté;
Pour qui commence, un petit orme
Représente l'immensité.

Petits, lorsque votre bec s'ouvre
Sur cet orme voisin, guettant,
De peur que l'on ne vous découvre;
La mère impatiente attend.

Elle attend le moment propice,
L'ayant de la prudence appris;
Et l'infatigable nourrice
S'en vient d'un bond calmer vos cris.

Puis la nuit elle étend son aile
Pour vous couvrir de sa chaleur;
Et sous la plume maternelle
Vous écoutez battre son cœur.

Innocents aux paupières closes,
Rien ne peut encor vous troubler ;
Mais la mère, qui voit les choses,
Sait qu'elle doit toujours trembler.

Courrières, 1870.





A Jules Dupré.

AUTOMNE.

LA rivière s'écoule avec lenteur. Ses eaux
Murmurent, près du bord, aux souches des vieux aulnes
Qui se teignent de sang ; de hauts peupliers jaunes
Sèment leurs feuilles d'or parmi les blonds roseaux.

Le vent léger, qui croise en mobiles réseaux
Ses rides d'argent clair, laisse de sombres zones
Où les arbres plongeant leurs dômes et leurs cônes
Tremblent, comme agités par des milliers d'oiseaux.

Par instants se répète un cri grêle de grive,
Et, lancé brusquement des herbes de la rive,
Étincelle un joyau dans l'air subtil et bleu ;

Un chant aigu prolonge une note stridente ;
C'est le martin-pêcheur qui fuit d'une aile ardente
Dans un furtif rayon d'émeraude et de feu.

Courrières, 1875.





A mon frère Émile Breton.

SOLEIL COUCHANT.

Des vapeurs aux remous infinis, mer de brume
Où les coteaux voilés ondulent, larges flots,
Les villages, perdus comme de noirs îlots,
Émergent, enfonçant leurs pieds bruns dans l'écume.

Tandis que tout se tait, s'agrandit, nage et fume,
Qu'au fond des ravins, seuls, tintent de lents grelots,
Que de rares lueurs, ainsi que des falots,
Palpitent; le ciel vibre et tout entier s'allume.

Notre globe muet, sous le dôme vermeil,
Prie et rêve ébloui par la magnificence
De l'astre fécondant que le nuage encense ;

Et dans ce grand respect, pris d'un divin sommeil,
Orbe rouge au milieu de l'auréole immense,
Gravement, lentement se couche le soleil.

Douarnenez, 1873.





A André Lemoyne.

YVONNE.

Je regardais souvent, le coude à la fenêtre,
Les filles revenir de la source à midi.
Yvonne apparaissait, et son geste hardi,
Son haut galbe de loin la faisait reconnaître.

C'était pour le regard une fête, parbleu!
Que de la suivre alors, si droite sous sa cruche,
Quand, relevant sa coiffe en huppe de perruche,
Le vent faisait flotter son souple jupon bleu.

Avec quelle beauté, laissant son humble châle
Tomber en nobles plis que la brise inclinait,
Elle étendait le bras, en l'air, et retenait
Son amphore de grès rouge sur son front pâle!

Que ses traits étaient purs! Je ne sais quoi d'amer
Et de charmant errait sur sa lèvre sauvage;
Et comme elle était bien la fille du rivage,
Forte et comme trempée aux souffles de la mer!

Par la rue aux rumeurs banales et narquoises,
Où quelques maigres chiens, craintifs, se font la cour,
Parmi de vils ramas poussés de mainte cour
Aux ruisseaux où le ciel reflète ses turquoises,

De la ville rasant les murs gris ou crayeux,
Je crois la voir encor, une main sur la hanche,
Sans que de l'urne pleine une goutte s'épanche,
Grande et grave passer sans détourner les yeux.

Saint-Pol de Léon, 1873.



A Emmanuel Lansyer.

DOUARNENEZ.

Sœurs de ces marbres purs que le grand art modèle,
Tant que, dans leur lenteur, les Bretonnes iront
Vers la source au rocher, droites, l'amphore au front,
Sur leur nuque entr'ouvrant des ailes d'hirondelle;

Au pied de la falaise où sèchent les filets,
Tant qu'on pourra s'étendre, au soleil, sur la grève,
Et suivre indolemment la lame qui, sans trêve,
S'avance, se retire et roule les galets;

Voir le goëland blanc croiser la voile blanche ;
Sur le roc, la fileuse enrouler son fuseau,
Quand sa coiffe palpite ainsi qu'un vol d'oiseau,
Qu'elle tourne son fil, la quenouille à la hanche :

Tant que sur tes coteaux fleurira l'ajonc d'or ;
Douarnenez, tu verras accourir les poëtes ;
Tu calmeras leur cœur plein d'ardeurs inquiètes,
Ils t'aimeront d'amour et reviendront encor.

S'ouvrant sous le ciel bleu comme une immense coupe,
Ils reverront ta baie avec ses matelots,
Lorsque, miroir paisible, elle endort dans ses flots
Un grand nuage blanc que le navire coupe ;

Ou lorsque le flot lourd sur la falaise fond,
D'un seul bond l'escalade, et la lèche et la lave,
Puis retombe brisé, bouillant comme la lave,
Se tordre et tournoyer dans le gouffre sans fond.

Ah ! puissent-ils longtemps, sous tes épais ombrages
D'arbres graves et noirs, voir dans leur profondeur,
Par les trous d'indigo, sur l'abîme grondeur,
Les barques s'incliner, étincelants mirages ;

A travers Ploaré que l'éternel archer
Crible de flèches d'or, voir, dans son clair effluve,
Le noble Menez-c'hom qui ressemble au Vésuve,
Revêtir la couleur de la fleur de pêcher.

Douarnenez, 1873.





A Corot.

L'AUBE.

Je suivais un sentier, à l'aube, dans les blés,
Étroit, où l'on se mouille aux gouttes qui s'épanchent
En frôlant les épis alourdis qui se penchent;
Et j'errais évoquant mes rêves envolés.

Ah! qui n'a pas perdu des rameaux étoilés,
Comme les saules gris que les hommes ébranchent,
Qui font un bruit si doux quand leurs larmes étanchent
La soif des liserons à leurs pieds enroulés!

Et je sentais mon cœur, d'où je chassais la prose,
S'attendrir au rayon discret, pâle et changeant
Comme un arbre souffrant et que la pluie arrose.

Et voilà que, joyeuse, éclate au ciel d'argent
L'alouette qui voit, des brumes émergeant,
A l'Orient monter le premier flocon rose.

Courrières, 1872.





LE MATIN.

A l'orient le ciel, comme une arche superbe,
S'ouvre, et l'on sent courir d'ineffables fraîcheurs.
D'un soleil radieux l'éblouissante gerbe
Jaillit; de toutes parts sur les blés et sur l'herbe,
Fantômes attardés, se traînent des blancheurs.

Dispersant ces fantômes,
Qu'abandonne la nuit,
Sur le faîte des chaumes
Voici le jour qui luit :

Et la vapeur déferle,
Puis, chantant sa chanson,
Furtivement le merle
Sautille et boit la perle
Qui s'irise au buisson.

C'est l'heure de la joie;
Au matin tout est clair;
Dans le ruisseau chatoie
Un fugitif éclair.
Près de l'eau qui serpente,
Comme il rit rafraîchi,
Sur une douce pente,
Le pré vert qui s'argente
Par la brume blanchi!

Les fleurs, de tous côtés, entr'ouvent leur corolle;
Les petits liserons, qui s'attachent aux blés,
Semblent les enlacer d'une étreinte plus folle.
Ivre et ravie au ciel l'alouette s'envole,
Et les saules soyeux frissonnent tout mouillés.

Alertes et parleuses,
La houette à la main,

Un groupe de sarcleuses
A tourné le chemin ;
De leur rire sonore
Éclatent les grelots ;
Sur leurs lèvres l'aurore
Vermeille a fait éclore
De vrais coquelicots.

Dans la vapeur grisâtre,
Apparaît au lointain
Un point noir : c'est le pâtre ;
Il vacille incertain ;
Le mouvement révèle
Les contours indécis
De son troupeau qui bêle
Et du chien qui harcèle
Sans repos les brebis.

Tout flotte vague encore ainsi que dans un rêve,
Car l'heure matinale est l'enfance du jour ;
L'enfance qui sourit, dont la joie est sans trêve ;
Epoque rose et blonde et qui trop tôt s'achève,
Où souvent attendri le cœur fait un retour.

Courrières, 1871.



A Louis Cabat.

LE SOIR.

C'EST un humble fossé perdu sous le feuillage ;
Les aunes du bosquet le couvrent à demi ;
L'insecte, en l'effleurant, trace un léger sillage
Et s'en vient seul rayer le miroir endormi.

Le soir tombe, et c'est l'heure où se fait le miracle,
Transfiguration qui change tout en or ;
Aux yeux charmés tout offre un ravissant spectacle ;
Le modeste fossé brille plus qu'un trésor.

Le ciel éblouissant, tamisé par les branches,
A plongé dans l'eau noire un lumineux rayon;
Tombant de tous côtés, des étincelles blanches
Entourent un foyer d'or pâle en fusion.

Aux bords tout est mystère et douceur infinie.
On y voit s'assoupir quelques fleurs aux tons froids,
Et les reflets confus de verdure brunie
Et d'arbres violets qui descendent tout droits.

Dans la lumière, au loin, des touffes d'émeraude
Vous laissent deviner la ligne des champs blonds.
Et le ciel enflammé d'une teinte si chaude,
Et le soleil tombé qui tremble dans les joncs.

Et dans mon âme émue, alors quand je compare
L'humilité du site à sa sublimité,
Un délire sacré de mon esprit s'empare,
Et j'entrevois la main de la divinité.

Ce n'est rien et c'est tout. En créant la nature
Dieu répandit partout la splendeur de l'effet;
Aux petits des oiseaux s'il donne la pâture,
Il prodigue le beau, ce suprême bienfait.

Ce n'est rien et c'est tout. En le voyant j'oublie,
Pauvre petit fossé qui me troubles si fort,
Mes angoisses de cœur, mes rêves d'Italie,
Et je me sens meilleur, et je bénis le sort.

Courrières, 1867.





A Georges Lafenestre.

SEULE.

Les chaumes de velours, sous une poudre d'or,
Bordés d'un trait de feu, nagent dans l'ombre grise;
Par delà les toits noirs que sa lumière frise,
S'incline radieux l'astre de messidor.

Immense gerbe, il tombe épanchant son trésor:
Et le zénith bleu verse une lueur exquise
Sur la route où, parmi les senteurs de la brise,
Chante et bondit la ronde au tournoyant essor.

Dans la poussière ardente et les rayons de flammes,
Joyeusement, les mains aux mains, dansent les femmes.
Mais la plus belle rêve, assise un peu plus loin;

Elle est là, seule... et mord sa lèvre maladive,
Et telle qu'on verrait dans un champ de sainfoin,
Se crisper et languir la pâle sensitive.

Courrières, 1873.





A François Millet.

LE RETOUR DES CHAMPS.

C'est l'heure indécise où l'étoile
Pâle encor dans la pâle nuit,
Apparaît, scintille, se voile
Et fatigue l'œil qui la suit.

Entre les blés et la luzerne,
Bordé par les chardons poudreux,
Le chemin fauve se discerne
Encor dans les champs plantureux;

Le zénith couleur d'améthyste
Le caresse de son reflet
Inexprimable, que l'artiste
Ne peut qu'appeler violet.

Par la glèbe plane ou penchante,
Perdant, retrouvant ses sillons,
Il serpente dans l'herbe où chante
La note grêle des grillons.

Par les talus que le soir dore,
Il va, sous la clarté des cieux,
Où tinte la cloche sonore,
Au village silencieux.

Sous le crépuscule et le hâle,
Le paysan deux fois bruni,
Baignant son front dans le ciel pâle,
S'en revient, le travail fini.

Il porte la faux ou la bêche
A l'épaule ; il va lentement,
Humectant sa poitrine sèche
De brume et d'odeur de froment.

Il va lentement, à son aise,
D'un pas tranquille en sa lourdeur;
Et l'occident, sourde fournaise,
Le bronze d'une sombre ardeur.

Sous le toit noir de sa chaumière,
Où fume un vague ruban bleu,
Brille un point de rouge lumière :
La soupe chante sur le feu.

Sa compagne est robuste et sûre
Et les enfants sont bien portants;
L'âge vient : que peut sa morsure
Près de l'enfance, gai printemps?

Tel il marche par habitude,
Tel il ira jusqu'au tombeau :
Content si, par son labeur rude,
Les blés sont lourds et l'orge beau.

Courrières, 1874.



LA SAINT-JEAN.

Tandis que dorment les faucilles
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain;

On voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré,
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve,
Comme une aile de papillon.

Et la ronde passe et repasse,
Mêlant ses voix à l'unisson;
Vers les étoiles dans l'espace
On croit voir monter la chanson.

Et les jeunes gens aux murailles
Adossés avec abandon,
Ténors, barytons, basses-tailles
Accompagnent en faux-bourdon.

Parfois, une vieille au front morne
Glapit quelques sons chevrotants,
Assise sur la même borne
Qui la connaît depuis cent ans.

Et la chauve-souris qui séjourne
Au pignon noir, prend son essor,
Et, bête étrange, tourne, tourne
Au ciel où nage un croissant d'or.

Dansez, dansez, ô jeunes filles,
En chantant vos chansons d'amour;
Demain pour courir aux faucilles
Vous sortirez au petit jour.

Courrières, 1873.





A mon frère Louis Breton.

COURRIÈRES.

Lorsqu'a travers ta brume, ô plaine de Courrière,
L'ombre monte au clocher dans l'or bruni du soir,
Que s'inclinent tes blés comme pour la prière,
Et que ton marais fume, immobile encensoir ;

Quand reviennent des bords fleuris de ta rivière,
Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
Tes filles le front ceint d'un nimbe de lumière
Je n'imagine rien de plus charmant à voir

D'autres courent bien loin pour trouver des merveilles.
Laissons-les s'agiter ; dans leurs fiévreuses veilles,
Ils ne sentiraient pas ta tranquille beauté.

Tu suffis à mon cœur, toi qui vis mes grands pères,
Lorsqu'ils passaient joyeux, en leurs heures prospères,
Sur ces mêmes chemins, aux mêmes soirs d'été.





A Gustave Brion.

DIEU ET LES HOMMES.

Comme une jeune fiancée
La terre a mis un voile blanc,
Et d'une neige verglacée
Joyeusement paré son flanc.

Le soleil prend des airs de fête ;
Il verse des rayons charmants
Sur l'arbre qui, du pied au faîte,
Est tout couvert de diamants.

Dans la fraîche splendeur du givre
Le merle saute émerveillé,
Chanteur que la lumière enivre
Et qui croit l'été réveillé.

Les nuages font gai cortége
Dans l'azur, comme en messidor;
Dans la plaine, perçant la neige,
La paille brille comme l'or.

Dieu sur cette claire nature
Promène son œil paternel,
Et doucement il nous rassure
Plus affable que solennel.

Dans cette froide et claire gloire
Qui fait étinceler le jour,
Il nous tend sa coupe pour boire
L'ivresse candide et l'amour.

J'errais, la paupière inondée
De rayons, de reflets divers,
En poursuivant, dans mon idée,
Les blonds étés, les blancs hivers.

Et je m'étonnais que les anges,
En ce beau jour immaculé,
Aux pigeons, sur les toits des granges,
N'unissent point leur groupe ailé.

Lorsque soudain je sens la terre
Bondir et trembler sous mes pas,
J'entends plus lugubre qu'un glas,
J'entends un bruit sourd : c'est la guerre!

Courrières, 1870.





COURRIÈRES, 1870.

Qu'implacablement triste est ta plaine, ô Courrières !
Sous la neige boueuse où s'incrustent les pas ;
Partout péniblement s'allongent tes ornières,
Fosses qui font songer vaguement au trépas.

Le vent aigu du Nord fait pleurer les paupières ;
Et la nature, morte aux sinistres appas,
Dort sous un froid linceul, ainsi qu'aux cimetières,
A l'âme révélant l'horreur qu'on ne voit pas.

Un essaim de corbeaux se rassemble et tournoie;
Il flaire le cadavre et croasse de joie.
Un bruit funèbre tonne : Est-ce la foudre? Non.

Son grondement brutal frappe au cœur et l'atterre.
On se bat à Bapaume, et tandis que la terre
Bondit, dans l'air glacé retentit le canon.

Courrières, 1870.





LA RETRAITE D'AMIENS.

La neige emplit les airs de ses blancs tourbillons;
Comme un suaire elle est sur la terre étendue.
Sous un ciel gris et froid de mornes bataillons
Défilent; leur rumeur est à peine entendue.

Ils portent des drapeaux troués, tout en haillons.
Une anxiété sourde est partout répandue;
C'est navrant. Et naguère, en ces mêmes sillons,
La cigale chantait, dans l'ivresse, éperdue...

C'était la plaine d'or, un océan de biens.
Aujourd'hui, c'est l'armée en retraite d'Amiens ;
Que sera-ce demain ? Tout le monde l'ignore.

Mais je sais que la France étouffe en ses liens;
Qu'on la couvre de sang, que le feu la dévore;
Horreur! que nous avons à deux pas les Prussiens!

Courrières, 1870.





A UN PUBLICISTE BELGE.

Ils bombardent Paris ! Ah ! si la France expire,
C'est que le ciel voudra, dans sa sévérité,
Pour la deuxième fois, par un nouveau martyre,
Au prix d'un flagellé sauver l'humanité.

Le mal était plus grand, car le supplice est pire ;
Il avait moins souffert, l'ancien ressuscité :
Moins sanglant fut l'affront; plus insultant sourire
Ouvre sa fleur d'enfer sur plus de cruauté.

Lorsque tout l'abandonne et rit de sa souffrance,
Ta noble voix, Bertram, vient soutenir la France
Qui n'a près de sa croix pas même un bon larron.

Ami, merci. Viendra l'heure de délivrance;
Quand de la vérité sonnera le clairon,
Puissé-je t'embrasser dans l'arche d'alliance !

1870





L'ORAGE.

Le Soleil en courroux, empoisonnant ses flèches,
Abat toutes les fleurs parmi les herbes sèches :
Tout languit, tombe et meurt sur le sol qui se fend,
Et le sombre indigo, dans l'éther étouffant,
Allume le zénith d'un embrasement terne.
La rivière est tarie et la morne citerne
Ouvre lugubrement un boueux entonnoir,
Refuge humide encore où, sur un limon noir,
Rampe la salamandre, éclosion de l'ombre.
L'espace se remplit d'éphémères sans nombre.

Le malaise est partout et le ciel irrité
Change en mortel fléau les splendeurs de l'été.

Or, dans l'azur sans fin de la coupole immense,
Voilà qu'un flocon blanc, arrondi, se condense.
Il grandit et se dresse en roide escarpement;
On dirait un rocher au front du firmament.
Et lentement il nage aux profondeurs du vide;
Il transforme bientôt sa masse au flanc livide;
Et, démesuré, lourd et froid comme un glacier,
Terrible, revêtant des écailles d'acier,
Il se change en dragon monstrueux, aux cent têtes,
Hérissant des pics durs sur ses tranchantes crêtes:
De sa croupe superbe il coupe le ciel bleu.
Tout à coup dans les airs éclate un coup de feu.
Signal lugubre. Alors toute une batterie
Tonne, tonne, et le vent se déchaîne en furie,
Déchire et tord le monstre; et puis de toutes parts
S'élèvent lourdement de ténébreux remparts,
Hideux et crevassés de noires fondrières,
Crénelés, tout percés à jour de meurtrières.
De leur faîte, avec rage un long flot rutilant
D'innombrables guerriers au casque étincelant
Se rue et va se perdre au tourbillon d'un gouffre

Où tournoie et bouillonne une écume de soufre.
Sur un nuage immense, au fond dressant son mur
Comme un fort, flotte encor l'oriflamme d'azur ;
Puis aux feux des éclairs, remparts, tour crénelée,
Tout sombre et disparaît dans l'horrible mêlée !
Cela fait comme un long et rauque écrasement ;
Formidable fracas que l'écho sourdement
Répète. Alors, après un silence de tombe
Plus affreux que le bruit, tourbillonne la trombe
En spirale d'enfer, irrésistible vol
Arrachant et traînant, déracinés du sol,
Des arbres dont les bras s'entrechoquant, funèbres,
Mêlent aux voix du vent sifflant dans les ténèbres,
Le retentissement de leurs clairs craquements.
Et, comme un damné pris d'indicibles tourments
Se brisant en fureur dans son immense cuve,
Affreusement rugit la mer et son effluve
Tord son blême linceul sous le ciel plein de bruit.
Plus de ciel, plus de mer ; le néant et la nuit !

Tout se tait. — Au milieu des ténèbres muettes,
Seule, la plainte aiguë et triste des mouettes,
Pleure.
Au réveil, demain resplendira la mer,

De tout le frais éclat de son riche outremer;
Le ciel pur sourira dans son miroir sans ride;
Au feuillage lustré luira la goutte humide;
La plante relevée en son vert savoureux
Écoutera l'oiseau chanter son hymne heureux;
Aux roseaux de la mare ou le têtard pullule,
Le soleil reviendra dorer la libellule,
Et du coteau charmé le torrent émergeant
S'élancera joyeux de sa nappe d'argent.

Courrières, 1873.





A Anatole France.

ILLUSIONS.

Qu'impétueusement un cœur blessé s'élance,
Lorsque l'hiver l'étreint sous son linceul épais,
Vers le premier asile où, jeune et dans la paix,
Il s'écoutait chanter au milieu du silence.

Avec quelle âpre ardeur, âme, tu te repais
Du toit natal, des prés et des fleurs bordant l'anse
De l'étang où l'oiseau sur les joncs se balance;
Et pourtant, ô Chimère, alors tu nous trompais!

Car dans ton beau mirage un avenir superbe,
Comme un été splendide ouvrait sa riche gerbe
Dont les épis flottants étaient de vrais soleils.

Tu mentais. — Mais qu'ils ont d'irrésistibles charmes
Ces fantômes qu'on voit dans les lointains vermeils
S'iriser à travers le grand prisme des larmes !

Courrières, 1873.





A la mémoire de mon maître Félix De Vigne.

L'ÉDEN.

I.

En ce temps de ruine et de rêves détruits,
En ces jours de malheur où tout nous désespère,
A la clarté du jour je préfère les nuits;
Je m'y retrouve en songe au jardin de mon père;
J'y revois les rayons d'une enfance prospère,
Et je respire encor l'âpre parfum des buis.

C'est là que, doucement, s'ouvrirent à l'aurore
Mes yeux qu'avec amour ma mère contemplait;
Là que nous caressions la chèvre qui bêlait;

Qu'on me montrait au ciel le grand Dieu qu'on adore;
Quand le nuage blanc venait et s'en allait,
Que chantait l'alouette au fond de l'air sonore.

Pacifique séjour où tout était si pur!
Où la vigne amoureuse attachée aux murailles
Buvait tant de rayons, de rosée et d'azur;
Où l'épine brodait ses neigeuses broussailles;
Où les moineaux, le soir, faisaient dans leurs batailles
Comme un être vivant s'agiter l'arbre obscur;

Où les plantes brillaient plus joyeusement vertes;
Où les oiseaux légers, inquiets de leurs nids,
De l'arbuste fondaient sur les mouches alertes;
Par les fauves sentiers fraîchement aplanis,
Où les jeunes parents marchaient les bras unis,
Souriant, me tendant leurs tendres mains ouvertes.

Tout mouillé de rosée, aux fraîcheurs du matin,
J'aspirais longuement l'âme des fleurs écloses.
Aux pêchers bourdonnaient des tourbillons sans fin
D'abeilles s'enivrant à leurs étoiles roses;
Et quatre marmousets, aux immobiles poses,
Simulaient les Saisons dans des touffes de thym.

L'étang clair où flottait l'image de la nue
Blanche et moirée au vent léger rasant les eaux,
Les libellules d'or frôlant les blonds roseaux,
La brune musaraigne à la trompe menue,
Comme un éléphant grêle allongeant ses naseaux,
Tout était merveilleux pour mon âme ingénue.

Une douce fatigue à midi me prenait;
Étendu sur le dos, parmi l'herbe fleurie,
Sur l'azur je voyais comme une broderie
S'agiter l'épi mûr que mon souffle égrainait :
De là vers l'infini montait ma rêverie,
Et l'hirondelle au ciel volait, volait, planait.

Qu'elle s'étendait haut la cime ambitieuse
Du peuplier géant dont l'ombre m'abritait!
Cet arbre, chaque fois que le vent l'agitait,
Secouait des flocons de graine vaporeuse
Dont l'un, de temps en temps, sur mon front s'abattait,
Pour s'envoler plus loin en poussière soyeuse.

Et mille bruits charmants, un orchestre enchanteur,
Venaient accompagner ces visions pures;
Au milieu des sons clairs, au milieu des murmures,

A mon oreille, un jour, parla le créateur :
Une voix... et personne... et sortant des ramures ;
C'était bien le bon Dieu, car je n'avais point peur.

On entendait parfois, après de courtes pauses,
Frémir un scarabée errant sous le fraisier,
La cigale agiter ses cymbales d'acier
Et les oiseaux de l'air, célestes virtuoses,
Dans l'arbre, en plein soleil, chanter à plein gosier ;
Puis les insectes d'or frissonner dans les roses.

Parfois c'étaient des bruits qui de loin émergeaient :
Cloches, je ne sais d'où, mais pourtant bien connues,
Et dont les sons aimés selon les vents changeaient ;
Leurs douces voix d'argent, profondes ou ténues,
Comme un vol de ramiers s'élançant dans les nues,
Frémissaient ; les échos rêveurs les prolongeaient.

Puis j'écoutais, collant mon oreille à la terre,
Le grand moulin debout sur son vert mamelon.
Un jour, j'avais surpris l'effroyable mystère
De ce monstre agitant un énorme pilon
Tandis que ses grands bras tournaient à l'aquilon.
Je l'entendais encor quand tout semblait se taire.

II.

En certains soirs d'orage, un immense soleil,
Tombait environné de nuages étranges.
On y voyait passer, dans le rayon vermeil,
L'enfant Jésus perdant des lambeaux de ses langes,
Ou la vierge Marie, ou des légions d'anges
Qui revenaient en rêve éclairer mon sommeil.

Mon âme dans l'extase, au sein de la chimère,
Butinant des parfums comme la mouche à miel,
Ne creusait pas encor jusqu'aux sources du fiel.
Et pourtant quelquefois je pleurais... et ma mère
Ne se montrait jamais aux cortéges du ciel;
Et c'était pour mon cœur une pensée amère.

Dieu l'avait rappelée, hélas! depuis longtemps.
Elle était là bien sûr... la vieille l'avait vue,
La vieille qui venait, des gazons abondants,

Aux temps chauds de l'été, scier l'herbe trop drue,
A qui soudain un jour elle était apparue
Souriante et mêlée aux nuages ardents.

Cette vieille jamais ne m'était importune :
Toujours l'âge très-tendre aime l'âge très-vieux.
Sa ride était aimable et son œil lumineux.
Elle chargeait son faix et partait à la brune :
Mon regard la suivait toute pliée en deux.
Sa faucille à sa main prenait un air de lune.

Un jour elle eut grand peur et faillit en mourir :
C'était loin dans les champs, à plus d'un quart de lieue !
Or la foudre, en tombant, la fit s'évanouir.
Elle avait vu, dit-elle, en une flamme bleue,
Comme un coq rouge avec des sabres dans la queue
Passer rapidement et plus vite s'enfuir.

Oui, je regrette encor la vieille Catherine.
Je crois encor la voir assise à son rouet;
Elle chantait toujours et sa voix s'enrouait.
Un auguste vieillard, sur la chaise voisine,
Sommeillait doucement, et la mite trouait
Son habit que sa queue inondait de farine.

Souvent je contemplais, pris d'un secret émoi,
Cette ruine étrange et valétudinaire;
Je songeais tristement que cet octogénaire
Avait été gai, rose et jeune comme moi.
Je pressentais déjà qu'ici tout dégénère;
Que cela devait être une bien dure loi.

Bientôt il s'endormit tout de bon. Ma grand'mère
Me dit un beau matin de printemps : — Il est mort.
Il est mort ! me disais-je ; il a le même sort
Que ce petit oiseau, mon captif éphémère,
Qui contre ses barreaux s'était jeté si fort
Qu'on le retrouva roide et mort dans sa volière.

Les cloches, ce jour-là, sonnèrent en mineur,
Et longtemps le vieillard obséda mon idée.
Or ma grand'mère était, elle aussi, bien ridée!...
La première ombre triste erra sur mon bonheur.
Dans la plaine, à foison, de rayons inondée,
Tel un nuage noir se montre au moissonneur.

III.

Qu'êtes-vous devenus, monde où vont mes pensées,
Cher Éden lumineux où tout disait : amour;
Beau soleil qui luisait au cadran de la tour;
Longs voyages aux bois, fameuses odyssées,
Où pour faire une lieue on mettait tout un jour;
Sourires attendris, bras ouverts, mains pressées?

Qu'êtes-vous devenus immaculés printemps
Emplissant le jardin de blancheur et d'arome,
Bonnes cloches pondant des œufs jaunes de chrome,
Naïf Saint-Nicolas ouvrant à deux battants
Vos coffres pleins de jouets jusque sous l'humble chaume
Aux rires des parents beaux encor et contents?

Te reverrai-je, enfant qui passas dans mon rêve
Le temps que met l'étoile à filer dans la nuit,
Que met à disparaître une bulle qui crève,

Toi dont le clair regard cependant me poursuit?
C'était un jour de mai, tranquille, où pour tout bruit,
Aux branches on croyait ouïr monter la séve.

Je ne sais plus son nom. De ses traits effacés
Je ne vois que les yeux, sa couleur rose et blonde.
Or nous penchions, au bord de l'un des grands fossés,
Nos deux fronts ingénus que reproduisait l'onde;
Tandis qu'à l'autre rive où l'herbe haute abonde
Nous regardions un nid, les bras entrelacés.

Un nid si près de l'eau, n'était-ce pas étrange?
— La mère, l'œil sur nous, par instants tressaillait.
Était-ce une alouette ou bien une mésange?
Or la naïve enfant tout bas s'émerveillait :
Dans l'herbe elle avait pris l'incarnat d'un œillet;
Comme elle avait couru, j'entendais son cœur d'ange.

Ah! ce temps fortuné d'innocence est bien loin!
En sondant les secrets du grand sphinx, la Nature,
On brise la statue, on trouve l'armature.
L'esprit cherche et fait bien; mais libre de tout soin,
Heureux le jeune cœur naïf et sans culture
Qui s'ouvre au grand soleil, sous le ciel, sur le foin!

IV.

Quand Dieu me rendra-t-il l'adorable mystère
Des crépuscules bruns inondant le jardin?
La salamandre obscure errait sur le chemin,
La fleur rouge était noire et la bleue encor claire,
La lune sur le mur ébauchait un lutin,
Les vers luisants semaient des étoiles à terre.

Et les chauves-souris au ciel traçaient des ronds;
Et vibraient, dans les airs parfumés et limpides,
Les nuages volants et roux des moucherons;
Et frissonnait le frêne au vol des cantharides,
Tandis que bruissaient les papillons rapides,
Ces amants de la nuit, les sphinx des liserons.

Quel éblouissement que l'Éden de l'enfance
Où la vive clarté jointe au mystérieux
Fait de l'être réel un être merveilleux.

Que nous font les trésors d'une vaine science,
S'ils arrachent du cœur, rêves délicieux,
Tous les ravissements de la sainte ignorance?

La science souvent fut pour nos cœurs éteints
Cette goutte qui tremble à ces bulles vermeilles
Que puisent au savon les souffles enfantins,
Et qu'on voit resplendir aux étoiles pareilles.
Bientôt la goutte tombe, emportant ces merveilles,
Où dans la pourpre et l'or se miraient les lointains.

Courrières, 1870.





DANS LA PLAINE.

A moi les champs, à moi les blés,
A moi les coteaux qui s'embrument,
Les faucheuses aux fronts hâlés,
Et les moissonneurs assemblés
Le soir, près des feux qu'ils allument!

A moi l'incandescent sillon
Où midi brûle le grillon,
A moi, tandis que l'oiseau chante,
Dans des flots verts, le vermillon
Du pavot à la fleur penchante!

A moi, loin de vos cœurs oisifs,
Pédants, à moi la plaine immense,
Prise de spasmes convulsifs,
Quant, la mordant, des feux lascifs
La font ondoyer en démence!

1871.





A Charles Daubigny.

CRÉPUSCULE.

L'ANÉMONE et la renoncule
Ont fermé leurs fleurs de satin,
Voici le soir ; le crépuscule
Idéalise le jardin.

Tout sommeille, même la brise,
Dans l'enivrement des parfums ;
Et la couleur devient exquise
Dans la puissance des tons bruns.

Quand la nature se repose,
Lasse de jour et de splendeur,
Elle ouvre son âme et la rose
Dormant dans l'ombre a plus d'odeur.

Ainsi notre âme se réveille,
Lorsque nos sens sont assouvis,
Que des vains bruits frappant l'oreille
Nous ne sommes plus poursuivis.

Le Dieu devient discret et voile
Les inutiles ornements ;
Tout s'agrandit ; voici l'étoile.
Le ciel s'emplit de diamants.

La lumière pâle et diffuse
Baigne d'un charme tous les corps,
Et la silhouette s'accuse
Par un fil doré sur les bords.

Le mystère a chassé la prose ;
Tout nage dans l'air savoureux
Et des lueurs d'apothéose
Émanent des fronts amoureux.

Et quelle fraîcheur ineffable
D'améthyste et de gris perlé,
Le zénith verse sur le sable,
A côté du gazon brûlé !

Un rayon court dans l'ombre grise,
Plonge et meurt dans les profondeurs,
Faisant encore, lorsqu'il se brise,
Rejaillir de vives ardeurs.

Et les fleurs chuchotent discrètes,
Dans l'insaisissable flottant,
Dressant quelques rouges aigrettes,
Dernier effort du feu luttant.

Sur les buissons les émeraudes
Ont une sourde intensité ;
Les fonds sont bruns ; des vapeurs chaudes
Se traînent dans l'immensité.

Par delà les touffes d'érable,
Au ciel d'opale et d'or bruni,
Plein d'une tendresse adorable
Palpite et tremble l'infini.

Oh! ferme ta fleur, renoncule,
Amante du grand jour qui luit,
Pour ne pas voir au crépuscule,
Le Jour s'accoupler à la Nuit.

Courrières, 1873





A Eugène Fromentin.

LES FILLES DE LA MER.

De la lande où le pâtre a tracé son chemin
Tortueux, où l'ajonc se hérisse au passage,
L'ajonc qui met son chrome à l'âpre paysage,
Et dont l'étoile d'or brille près du carmin
Qu'éparpille alentour l'élégante bruyère
Jetée au gré du vent, cet aveugle semeur
Qui des flots dans les pins imite la rumeur;
De la lande, parfois, comme un bruit de volière,
On entend s'élever les voix de ces lavoirs
Creusés dans le granit des roches de Bretagne

Et remplissant le val, la plaine et la montagne
Du retentissement redoublé des battoirs.

Attiré par les voix, vous gravissez la lande;
A travers les buissons aux ardentes couleurs
Où le doux chèvrefeuille a suspendu ses fleurs,
L'éblouissante baie apparaît toute grande.
Là sont les chardons bleus, et si vous voulez voir
La grève, hardiment, par le chemin de roche
Dont la ronce rampante à vos jambes s'accroche,
Descendez et bientôt vous serez au lavoir.
La mer vient déferler sur cette plage blonde
Où parmi les écueils couverts de goëmon,
De sonores galets, de sable et de limon,
Les filles de la mer se détachant sur l'onde,
Opposent, sous l'éclat d'un nuage aveuglant,
Lorsque sur le rocher le flot se brise et fume,
Les blancheurs de leur linge aux blancheurs de l'écume.
Leurs tons noirs vont heurter un soleil ruisselant.
Ainsi que fait l'abeille aux abords de sa ruche,
Passent, passent sans cesse, avec leur large cruche,
Parmi ces tourbillons de l'onde et du soleil,
Des femmes qui, le soir, dans le rayon vermeil,
S'agrandissant, ont l'air d'antiques canéphores;

De celles qu'on voyait aux temps de la beauté,
A l'ombre de l'Hymette, avec sérénité,
De la source sacrée emporter leurs amphores.

Les laveuses, plus bas, fourmillent au lavoir.
Comme un drapeau joyeux s'agite le mouchoir
Et voltigent gaîment les barbes des cornettes,
Telles qu'un fol essaim d'amoureuses mouettes,
Qui, sur ces cous charmants se serait laissé choir,
Et pour s'y maintenir, palpiterait des ailes.
Le corsage ondulé s'incline sur les eaux
Des bassins attiédis laissés par les ruisseaux
Qui courent dans la mer perdre leurs étincelles.
Les bras ne cessent point d'aller et de venir,
Plongeant et replongeant le drap qui se ballonne.
L'un frappe du battoir, l'autre tord ou savonne
Les hardes et le linge ; et l'on voit se ternir
Le cristal qui blanchit et se couvre de bulles.
D'un geste magnifique on charge les paquets ;
Dans le bruit sourd des flots éclatent les caquets ;
Et funèbres, tenant leurs conciliabules,
Des vieilles qu'on croirait de funestes oiseaux,
Assises sur les rocs des âpres promontoires,
Le front bistré, les yeux éteints, raides et noires,

Comme l'antique Parque agitent leurs fuseaux ;
Tandis qu'un peu plus loin, reposant sur sa hanche
Que presse un jupon bleu, la jeune fille penche
Sa forme au long profil sur l'outremer des eaux.

Douarnenez, 1873.





A Ernest Hébert.

FLEUR DE SABLE.

Une exquise vapeur d'un lilas tendre, rôde,
Dans de vagues remous, s'enflant et s'allongeant
Sur la côte, et la mer prend un reflet changeant
D'améthyste, d'opale et de pâle émeraude.

L'océan reposé, muet, traîne ses flots
Que çà et là déchire une roide nageoire,
Indolemment, ainsi que de longs plis de moire,
Et se soulève à peine aux rochers des îlots.

A peine si l'on voit remuer la bouée,
Mélancoliquement, sur le miroir uni;
Aux mates profondeurs d'un ciel d'argent bruni,
Par instant le soleil essaye une trouée.

Une lame, parfois, accourt, jette un bruit clair,
Déroule son collier de perles sur la grève
Et, tourbillon subtil et confus comme un rêve,
S'éparpille, s'étale et retourne à la mer.

Sur ce fond lumineux et calme, une enfant blonde,
Svelte et lente, marchant, le jupon relevé,
Incline son profil au contour achevé,
Le col frêle et les yeux rêveurs penchés vers l'onde.

Parmi ces merveilleux accords de la couleur,
Où la splendeur revêt l'ineffable tendresse,
S'ouvrant au souffle pur de l'air qui la caresse,
On voit s'épanouir sa jeune bouche en fleur.

Sur le sable irisé par le flot qui l'arrose,
Où tremble, avec le ciel, le reflet virginal,
A temps égaux, la lame aux lèvres de cristal
Déferle sur l'enfant et baise son pied rose.

Douarnenez, 1873.



A Frédéric Plessis.

LA MOISSON.

Tout débordant du blé de la moisson nouvelle,
Quand roulent au soleil, lentement, de grands chars
Traînés par de puissants chevaux aux crins épars,
La majesté des champs à l'âme se révèle.

Et l'humble moissonneur assis sur la javelle,
Qui s'en revient combler la grange et les hangars,
Se balançant aux chocs des lourds essieux criards,
Est superbe au milieu du flot d'or qui ruisselle.

Par un âpre labeur il a conquis le pain.
Son grand combat ne fut ni meurtrier ni vain,
Et la terre a béni sa féconde victoire.

L'été déroule au loin son plus fauve tapis;
Et l'homme triomphant resplendit dans la gloire
Des gerbes de rayons et des gerbes d'épis.

Courrières, 1873.





NOCTURNE.

La nuit se mêle encore à de vagues pâleurs;
L'étoile naît, jetant son reflet qui se brouille
Dans la mare dormante où croupit la grenouille.
Les champs, les bois n'ont plus ni formes ni couleurs.

Leurs calices fermés, s'assoupissent les fleurs.
Sourde et voilée au sein du brouillard qui la mouille,
La faucille du ciel fond sa corne et se rouille.
La brume égraine en bas les perles de ses pleurs.

Les constellations sont à peine éveillées
Et les oiseaux blottis sous les noires feuillées,
Goûtent, le bec sous l'aile, un paisible repos.

Et dans ce grand sommeil de l'être et de la terre,
Longtemps chante, rêveuse et douce, des crapauds
Mélancoliquement la flûte solitaire.

Courrières, 1874.





A Paul de Saint-Victor.

LES GLANEUSES.

La terre pâle et fauve
A vu tomber ses blés,
Et les coteaux brûlés
Inclinent leur dos chauve.

A peine quelques brins
Restés debout encore,
Ayant tardé d'éclore,
N'ont pu mûrir leurs grains.

Au milieu de l'éteule,
Brillent, frêles débris,
Quelques pavots fleuris
Qu'a protégés la meule.

Par le charme surpris,
Doucement l'œil repose
Sur le jaune et le rose,
Sur le sol gris-souris.

La plaine fuit, immense,
Se joindre au ciel profond,
Au loin tout se confond,
Tout flamboie et tout danse;

Et par un hymen pur,
A l'horizon qui tremble,
On voit s'unir ensemble
Et le fauve et l'azur.

Souple et pliant l'échine,
Le sein près du genou,
Le soleil sur le cou,
La glaneuse s'incline.

Vieille aux angles pointus,
Près d'elle une autre traîne,
Comme une lourde chaîne,
Quelques pauvres fétus.

Et le soleil superbe,
Du haut du firmament,
Luit indifféremment
Sur jeune ou vieille gerbe.

Tout est plein de rayons,
Têtes blondes ou grises,
Et jupons et chemises
Penchés vers les sillons.

Sur le sol que lézarde
Une chaleur de four,
Splendide, éclate au jour
Plus d'une pauvre harde.

Le soleil, ce sorcier,
Transfigure la chose,
Rien de ce qu'il arrose
N'apparaîtra grossier;

Et ses éclaboussures
Allument les cheveux,
Dorent les pieds nerveux
Qui sortent des chaussures.

Son regard tout-puissant
Aux rayons couleur d'ambre,
Fait, lorsqu'il touche un membre
Transparaître le sang.

Et même la cocarde,
Cet antique oripeau,
Brille sur le chapeau
Solennel du vieux garde.

Les cheveux dans le vent
Se mêlant à la glane,
Voici la grande Jeanne
Au corps souple et mouvant.

Qu'il est fier son visage
Humant la liberté,
Doux en son âpreté
Comme la fleur sauvage

Que le vent du hasard
Sème au bord de la route,
Simple et qui ne redoute
Aucun produit de l'art!

Dans l'ombre un œil farouche
Luit sous le front étroit,
Et le nez tombe droit,
Droit sur l'arc de la bouche.

Elle marche à grands pas;
Sa jupe vole, ondule;
Derrière s'accumule
Un flot de plis lilas.

Arrondi, haut et ferme
Qu'il est noble son cou!
Plus charmant qu'un bijou,
Un double pli l'enferme.

Courant en liberté,
Un duvet fin, folâtre,
De sa tempe olivâtre
Tempère la fierté :

La beauté trop rigide,
Les contours accomplis
Veulent être assouplis :
A l'onde il faut la ride;

Au marbre il faut le grain
Et le bruni que trace
L'aile du temps qui passe,
Artiste souverain.

Et du bout de cette aile
L'antique égratigné
Paraît être imprégné
D'une grâce nouvelle.

De la nuque aux pieds nus,
Une adorable ligne
S'infléchit et désigne
Des charmes inconnus.

Sur le sein la chemise
Tourne des plis charmants
Qui tremblent par moments,
Soulevés par la brise.

Un bras solide et pur
S'échappe de la toile,
Et la marche dévoile
Une jambe au pied sûr.

Le chaud soleil caresse
Son beau corps ondulé,
A travers l'or du blé
Mordant sa brune tresse ;

Et dans un clair essaim
D'atomes il se joue,
Il effleure la joue,
Le corsage et le sein.

Dans la fraîcheur des ombres
Court un frisson d'azur :
Un reflet chaud, obscur
S'éteint dans les trous sombres.

Souple comme un serpent
Pliant, levant ton buste,
Fine, longue et robuste,
Sur tes reins te campant;

O Cérès de la Gaule,
Aux feux de messidor,
Comme les épis d'or
Font bien sur ton épaule!

Tu descends le talus,
Tu pars, ô belle Jeanne!
L'œil suit encor ta glane
Mais il ne te voit plus.

Le grand ciel s'illumine,
Et déjà le soleil,
Dans le couchant vermeil,
Tombe sur la colline.

Tout défile à la fois;
Les mains sur chaque joue,
Le garde qui s'enroue,
S'est fait un porte-voix;

Il sonne la retraite;
On l'entend retentir :
Allons! il faut partir
Car la journée est faite.

Et courant en avant,
Les enfants sont superbes
Couverts de grosses gerbes
Qui s'agitent au vent.

Sous l'immense coupole,
Éternel ostensoir,
L'orbe rouge du soir
Éteint son auréole ;

Le groupe vague et noir
Monte vers le village
Dont le clocher surnage
Dans la brume du soir ;

Et dans le ciel que borne
Un long nuage d'or
La lune, pâle encor,
Luit sur un grand bicorne.

Courrières, 1872.



A Gustave Jundt.

MIDI.

Les prés et les blés mûrs, comme une mer de feu,
Au soleil aveuglant, vibrent sous le ciel bleu;
Mais il fait bon, là-bas, à l'endroit où la haie
De sureaux et d'épine entoure un sombre abri
Qu'ombrage une abondante et soyeuse saulaie;
Jeanne va s'y coucher près du ruisseau tari.

Et là, parmi les foins à l'odeur enivrante,
Laissant sur les parfums flotter son âme errante,

Elle suit, l'œil mi-clos, un nuage d'argent;
Immobile, dormant et veillant tout ensemble,
Tandis qu'un rayon d'or, par les branches plongeant,
Sur son sein virginal s'épanouit et tremble.





LE CHANT DU SOIR.

Quand le nuage
Surnage
Laissant flotter des lambeaux d'or;
Qu'ouvrant sa gerbe
Superbe,
Le soleil verse son trésor;

Pauvres glaneuses,
Faneuses,
Une riche gloire de feu

Vibre et caresse
La tresse
Ondoyante de vos cheveux.

Le rayon rose
Arrose
Vos vieux haillons traînant leurs fils,
Glisse, flamboie
Et noie
Dans sa flamme vos beaux profils.

Puis le mystère
Austère
Tombe et se répand lentement ;
Au crépuscule
Circule
La saine senteur du froment.

Le massif d'ormes
Énormes
Brunit ses rameaux emmêlés ;
Et d'un trait ferme,
La ferme
S'accuse au sein vague des blés.

Le feu fait trêve,
Le rêve
Se mêle aux effluves du soir ;
Le tout s'embrume
Et fume
Ainsi qu'un immense encensoir.

Le troupeau grêle
Qui bêle
S'achemine vers le repos ;
Tandis que chante
Touchante,
La douce flûte des crapauds.

Puis monotone
Résonne
Tout au loin la cloche à la tour ;
Et sa volée
Ailée
S'élève et décroît alentour.

La note tinte,
Éteinte,
Plus pure qu'aux bois lorsqu'encor,

Dans l'écarlate,
Éclate
Au soir le son vibrant du cor.

Aux hautes cimes
Sublimes
Combien je préfère ce lieu,
Cette humbe plaine
Si pleine
De l'immense bonté de Dieu!

Courrières, 1873.





A Liévin de Winne.

A LA RECHERCHE DU BEAU.

A Douarnenez, un jour qu'on dansait sur la place,
Tandis qu'en fine pluie un assez froid brouillard
Jusqu'au cœur des danseurs introduisait sa glace,
Et qu'un biniou nasillard
Faisait, mais sans succès, pour réchauffer son monde
Des efforts vraiment surhumains,
J'observais un instant la sérieuse ronde
De ces amants transis se tenant par les mains.

J'avais l'âme depuis quelque temps poursuivie
(C'est pourquoi je courais vers chaque attroupement)

Du désir de revoir un type bien charmant,
L'un des plus beaux que j'eusse admiré de ma vie.
Ce pur chef-d'œuvre était la fille d'un pêcheur,
Brunie à l'air de l'Atlantique,
A la force unissant la grâce et la fraîcheur,
Superbe comme un bronze antique.
Certain jour de Pardon, hélas! rien qu'un moment
Je l'avais entrevue
Marchant au grand soleil, de tant d'attraits pourvue,
Qu'il m'en restait dans l'âme un éblouissement.

Or depuis, vainement,
Partout je cherchais sa trace,
Du grand port au marché, de l'église au lavoir.
Je crois qu'un dieu jaloux me refusait la grâce
De jamais la revoir.
Et cette fois encore,
En accourant au bruit du biniou sonore,
J'avais perdu mon temps; elle n'était pas là.

Comme je regagnais mon atelier, voilà
Qu'au rebord du chemin, sur l'herbe qui le frange,
J'aperçois tout à coup comme une fleur étrange
Qui d'un feuillage obscur paraissait émerger.

C'était une façon de gigantesque rose...
Poésie à distance et de près triste prose!
En effet, son aspect se mit à tant changer
Qu'Ovide en eût déduit quelque métamorphose;
Et ce qui me semblait une rose au lointain
Ne fut, quand mon regard devint moins incertain,
Que l'odieux carmin d'une rougeaude trogne.
Là s'étalait, immonde, une brute d'ivrogne.
Mais que de le dépeindre on m'épargne le soin :
Il convient quelquefois d'être discret témoin.
Je détourne les yeux. J'arrivais à ma porte,
Lorsque dans le brouillard qu'un léger souffle emporte,
Où le soleil tremblant risque un pâle rayon,
Lumineuse, surgit une apparition.

Doucement cadencée en son noble équilibre,
Une femme, marchant d'un pas solide et libre,
S'avance, souple, droite et les cheveux au vent;
Et, contraste frappant, cette jeune merveille,
Deux secondes encor, devra passer devant
Ce qui fit rire Cham. Émi, je la surveille;
Je crois être témoin de la confusion
De ce front virginal rencontrant la débauche.
Or de ses traits divins l'incomparable ébauche

S'affirme en redoublant mon admiration.
Je reconnais alors l'être charmant : c'est elle
Avec son noble cou, son air sauvage, et telle
Qu'elle m'est apparue au beau jour du Pardon.
Mais son pas ne perd rien de son simple abandon ;
Au scabreux incident elle ne prend pas garde ;
Passant à son côté sans paraître le voir,
Elle a les yeux fixés sur moi qui la regarde.
Bonheur tant poursuivi, tu vas enfin m'échoir,
De pouvoir à mon aise admirer... un mouchoir?
Aussitôt en effet, l'inexorable belle
Dénouant son fichu de couleur isabelle,
S'en fit un masque épais qui me la déroba.
Et pour mieux se cacher à mes yeux, la farouche
Avait mis deux des coins du mouchoir dans sa bouche.
Elle était déjà loin quand le voile tomba.
De ces sortes de jeu prodigue est la nature !
Mais je n'ai pas encor dit toute l'aventure :
Ne raille pas, lecteur, j'eus lieu d'être content ;
Et jamais la beauté ne m'avait produit tant
De ce tressaillement qui féconde les âmes,
Et qui fit, de tout temps, jaillir en traits de flammes
Ces visions du cœur qui confondent l'esprit :
Car vraiment il fut grand le frisson qui me prit,

Lorsque je vis sortir (j'en conserve la fièvre)
Un petit bout de nez sur un morceau de lèvre,
Si beaux que Phidias aurait pu seul fixer
De son ciseau divin leur souveraine grâce.
Tels ces fragments qu'en Grèce on a vu ramasser,
Dont un seul bout de nez fait revivre une race.

Douarnenez, 1873.





Au vicomte Henri Delaborde.

THÉODORE ROUSSEAU

ET LE BUCHERON.

Théodore Rousseau, fuyant les ateliers
A la lumière terne et tristement oblique,
Vivait dans la forêt, ce temple symbolique
Dont les vieux arbres sont les superbes piliers,
Entrecoupés d'éclairs, jetant au loin leur ombre,
Et sur le ciel ouvrant, en leur majesté sombre,
Les étoiles d'azur de leurs graves arceaux
Pleins de bonds d'écureuils et de chansons d'oiseaux.
Or, de ce temple, un jour, l'infatigable prêtre
Priait à sa façon. Ardent, l'œil inspiré,

Rousseau peignait un chêne ; on voyait apparaître
Sous ses doigts attendris l'arbre transfiguré,
Et, vibrante, tomber sa touche fine et franche.
Sa main la modelait, errant de branche en branche
Dont chacune, en son cœur, chantait comme un verset
Du poëme éternel que son œil embrassait.
Il étreignait le Sphinx, redoutable adversaire
Qu'il faut serrer de près et toujours épier ;
Et, sublime interprète, il était si sincère,
Que peut-être il croyait simplement copier.

Tandis qu'il se livrait à son âme envahie
Par les féconds transports de l'admiration,
Il entend comme un bruit de respiration,
Se retourne et rencontre une face ébahie :
Un rustre écarquillait son gros œil stupéfait ;
Le peintre croit vraiment qu'un vif attrait l'enchaîne.
Alors le paysan : « Pourquoi fais-tu ce chêne,
Puisque ce chêne est là, puisqu'il est déjà fait? »
Et l'artiste partit d'un grand éclat de rire.
Il en avait le droit. Mais on ne saurait dire
La gaîté que ce mot naïf fit éclater
Chez des gens qui feraient mieux de le méditer.
Pourquoi trouvent-ils donc ce propos ridicule,

Ceux de qui l'art sans but sur les niais spécule ?
Pourquoi mettre cet homme au nombre des crétins,
Pour ne comprendre pas leurs travaux enfantins ?
Ne sont-ils pas plus fous de tenter l'impossible
Pour ne montrer aux yeux qu'un miroir impassible,
Qui de l'âme et du cœur ne reçoit pas le sceau ?
Or son seul tort était de parler à Rousseau,
Mais s'il avait eu trait à la grande phalange
Qui place un trompe-l'œil plus haut que Michel-Ange,
Qui réprouvant le beau comme trop peu réel,
Préfère le Guerchin au divin Raphaël ;
Et si ce bûcheron s'adressait à vos toiles,
Imitateurs passifs qui n'êtes pas jaloux
D'un coin de l'infini ; qui, l'œil sur les cailloux,
Marchez tête baissée, en niant les étoiles ;
Qui, n'admettant pour vrai que la vulgarité,
Soulignez seulement ce qu'il vaudrait mieux taire,
Et ne comprenez pas que l'art est la clarté
Suprême s'affirmant au milieu du mystère ;
Tous vos rires alors seraient hors de saison,
Et véritablement cet homme aurait raison.

Paris, 1873.



A Robert-Fleury.

LES DEUX CROIX.

On voit, sur une route au pays de Pontcroix,
En plein ciel, toute neuve, une pompeuse croix
Où resplendit un Christ badigeonné de rose.
Deux ou trois pas plus loin, se tord, navrante chose,
Piteux et relégué sous les buissons d'un mur,
Laissant saillir de l'ombre un horrible fémur,
Penchant affreusement sa tête mutilée,
Au milieu de l'ortie à la ronce mêlée,

Oublié, l'ancien Christ informe et sans couleur.
Et l'éternel Souffrant, qui calme la douleur,
Rappelle, en cet état, les âpres agonies
De tant de nobles cœurs jetés aux gémonies;
Et le lépreux qui fuit le jour injurieux,
Le mendiant lui-même en détourne les yeux:
Et le poëte l'aime... et la foule qui passe
N'a de regards que pour celui qui dans l'espace
Étend ses bras en croix dans une gloire d'or.
Au crucifié même il faut un beau décor;
A celui-ci l'encens, les vœux et la prière;
L'autre, dans les cailloux, n'est qu'une vaine pierre.
Et cependant quel cœur ne serait pas touché!
Un trou s'ouvrait au mur, et le Christ l'a bouché!
Et l'égout du chemin, de sa fétide haleine,
Baigne ses pieds aimés qu'arrosa Madeleine.

Toi dont le crime fut de répandre l'amour,
Lorsque, pour t'en punir, Ponce et Caïphe, un jour,
Sur ta tête eurent mis la couronne d'épines,
O Christ! qu'un paysan de ses mains enfantines,
D'un barbare ciseau par l'amour ennobli,
Tailla dans ce bloc dur; croyais-tu que l'oubli
Oserait te jeter dans un trou de muraille,

Et qu'outrage dernier, l'insultante broussaille
Mêlerait sur ton front, qui saigne et qui bénit,
L'épine de la ronce à celle du granit?

Douarnenez, 1873.





L'ABRI.

Dans le cours de la vie il est un temps d'arrêt;
A la loi du déclin tout résiste à se rendre;
Telle lancée au ciel, une flèche apparaît
Un instant immobile avant que de descendre.

L'homme a gravi le mont plein d'une âpre vigueur;
Il a marché toujours le regard sur la cime,
Et près d'atteindre au but il découvre l'abîme
Et du sort qui riait l'ironique rigueur.

Vainement le printemps recommençait sa fête,
Le printemps attendri qu'adorent les amants ;
Il passait sur ses fleurs, car les glaciers du faîte
Avec leurs feux trompeurs semblaient des diamants.

Il a lutté, lutté, s'accrochant aux broussailles,
Quand il pouvait s'asseoir à l'ombre des forêts ;
Et funeste conquête, après tant de batailles,
Il n'a fait que gagner le plateau des Regrets.

Là, s'essuyant le front où la sueur ruisselle,
Il se laisse tomber sur quelque rocher noir.
Heureux qui se relève à la lueur nouvelle
Que trace un croissant d'or dans la brume du soir !

Les plus nombreux, hélas ! roulent au précipice ;
D'autres, exténués, s'endorment pour toujours.
Là, Caton de sa vie offre le sacrifice ;
Et plus loin Prométhée est en proie aux vautours.

Pourquoi, pourquoi faut-il qu'amants de la chimère,
Pauvres fous, nous voulions escalader les cieux ?
Luttons, luttons, c'est bien, mais un pied sur la terre,
Et nous y trouverons l'abri délicieux

Au-dessus de la gloire, au-dessus de l'envie,
Des poisons du flatteur, des complots du méchant,
Dominant la vallée immense de la vie,
Cet abri s'illumine aux rayons du couchant.

Voyant se dérouler la route parcourue,
Asseyons-nous alors, le front dans notre main;
Par la fraîcheur du soir notre âme secourue
Comprendra ces grands mots : hier, aujourd'hui, demain.

Courrières, 1869.



LE PARDON

POËME

A LA MÉMOIRE DE

THÉOPHILE GAUTIER



LE PARDON.

I.

La route que le rocher perce
De la côte entaille le flanc
Dans une éblouissante averse
De soleil sur le sable blanc.

La fine poussière qui vole,
Çà et là tourne en tourbillon,
Et la cendre grise désole
Les houx aux fruits de vermillon.

Aux troncs des arbrisseaux s'enlacent
Partout d'amoureux sauvageons,
Et les chèvrefeuilles embrassent
Les bouquets d'or des verts ajoncs.

Sous la ronce étouffe le câpre;
Au ciel aspire un cyprès noir,
Là s'ouvre dans le granit âpre,
Immense coupe, un frais lavoir.

La source en sort, et puis s'élance
Dans le vallon qui rit en bas,
A l'ombre où dort un vert intense
Que le soleil ne connaît pas.

Derrière, devant, en silence,
Cheminent des groupes nombreux;
Le lourd chariot se balance
En se heurtant au sol pierreux.

Les bragou-braz, les vestes bleues
Chevauchent, et les cheveux longs
Luttent avec les longues queues
Tombant des petits étalons.

Et sous les hardes des dimanches,
Où brillent les galons d'argent,
Les femmes vont, tenant des branches,
Inclinant le front et songeant.

Elles ont les mitres brillantes
Aux fonds d'or, de tulles ornés,
Les coiffes aux barbes volantes,
Les cornettes de Douarnenez.

Et plus loin s'enfoncent les landes,
Comme un océan de fleurs d'or:
Puis les troupeaux en sombres bandes,
C'est jaune et noir, et jaune encor;

Tandis que, par faveur insigne,
Pour encadrer ce tableau pur,
La mer au fond trace une ligne
D'un immobile et tendre azur.

II.

La cloche qui tinte à pleine volée
Va porter l'éveil sous les bois ombreux
Aux manoirs peuplant la sombre vallée;
Sur la dune au loin, l'église isolée
Apparaît au bout d'un long chemin creux.

La foule déjà sous la voûte obscure
Enfonce ses flots tout bariolés;
Et les jupons bruns près de la verdure,
Les bonnets joyeux, les vestes de bure,
Se perdent dans l'ombre aux branches mêlés.

On entend parfois, note fugitive,
Un chant qui s'élève et s'éteint, dolent,
Puis s'élève encor; complainte naïve
Qui du fond des ans jusqu'à nous arrive,
Misère qui geint en son rhythme lent.

Le chemin descend sous l'arc de ramures
Où l'ombre dévore, au sein des reflets,
Les rayons filtrant par les ouvertures,
Et, dans le velours des taches obscures,
Dansant plus joyeux que des feux follets.

Accords de tons sourds et de notes franches,
Intensité noire, éclats embrasés ;
Du ciel tamisé mille étoiles blanches,
Lueurs de saphir et d'or sur les branches,
Nuit, éclairs, azur, tout entre-croisés.

Au bord du chemin, un calvaire étrange
Dans le dur granit pauvrement taillé,
Étend ses bras morts à côté d'un ange.
Mais le rideau s'ouvre et le décor change :
Voici le pardon immense, émaillé.

III.

Le regard, tout à coup, plonge dans cette foule
Innombrable, qu'agite un mouvement de houle,
Et qui berce, ondoyants en son flux et reflux,
Des costumes anciens et des dos chevelus;
Dans un monde touffu, dont les splendeurs agrestes,
Ruissellent au soleil; où brusquement les gestes
Font remuer des noirs et d'intenses couleurs,
Sur l'espace infini dont les fauves pâleurs
Vont s'azurer au loin en transparentes zones;
Où parmi l'ajonc d'or brillent des coiffes jaunes
Et des rouges errants ainsi que des pavots
Qu'entraînerait le vent rapide; où des chevaux
Auprès des chariots, paissent entre les tentes
Qui dressent dans le camp leurs toiles éclatantes
Et dans leur blancheur vive ouvrent des trous obscurs;
Tandis que, par endroits, immobiles et durs
Des rochers écroulés, formidables décombres

Hérissent le désert de leurs blocs lourds et sombres;
Et la flèche gothique élevant sa croix d'or,
Et l'horizon immense et le ciel, puis encor,
Avec ses frais brouillards mêlés aux vapeurs chaudes,
La mer, la mer, au loin, roulant ses émeraudes.

Or tandis que les yeux s'étonnent, éblouis,
Les airs sont traversés par des bruits inouïs;
Tout ce peuple va, vient, se presse, se balance
Et se tait. Au milieu de ce morne silence
Que rompt l'Océan, seul, de ses sourdes rumeurs,
Gémissent, par instants, de lugubres clameurs
Qui montent de l'église et passent sur les tentes
Dans un éclat confus de voix intermittentes,
De plaintes, de sanglots, de cris désespérés
Se modulant ainsi que des psaumes sacrés.
La foule reste sourde et grave et sans murmure.

Dès que le chemin noir, sous l'arc de sa ramure,
Découvre ce tableau singulier et charmant
Mêlé de calme étrange et de fourmillement,
Comme à travers le cadre obscur d'une fenêtre,
L'esprit reste hésitant; mais bientôt il pénètre
Ces groupes si divers dans leur grande unité.

Chaque village amène une variété.
Paysan ou marin, chacun porte sa marque,
Celui dont la charrue et celui dont la barque
Dans la glèbe ou la mer ont creusé leur sillon.
Les reins ceints d'une écharpe à l'ardent vermillon,
Teint bronzé, béret rouge ou bleu, mouvements prestes,
Tel le marin; tandis que, plus sobre de gestes,
Ses traits durs qu'obscurcit une sombre pâleur
Exprimant à la fois la crainte et la valeur,
Haut de taille, courbé sous sa longue encolure,
Laissant flotter au vent sa grande chevelure,
Le paysan muet et jamais ne riant,
Ainsi que ses aïeux venus de l'Orient,
A la veste et le grand bragou-braz. La coutume
Impose à chaque bourg la couleur du costume.
Qu'il habite la ville ou le lointain manoir,
L'homme de Châteaulin est entièrement noir.
Les vestes, les gilets bleus brodés aux coutures
Désignent Plonevez, qui porte des ceintures
De cuir piqué de clous dessinant des cœurs d'or,
Et fait luire, pareils aux sequins d'un trésor,
Ses boutons de métal se touchant à la file.
Quéméneven, gros bourg nomade et mercantile,
Lance des colporteurs, beaux hommes dont pas un

N'oserait se montrer, sinon vêtu de brun.
Pont-l'Abbé, défiant le rire des athées,
Orne comme un autel ses vestes écourtées
Et d'un beau fil de soie, ingénieusement,
Au milieu de leur dos brode un Saint-Sacrement.

Venus de tous les points de l'âpre Finistère,
Entremêlant leurs traits, leurs mœurs, leur caractère,
Voici Roscoff, Kemper, Concarneau, Locronan,
Qui vante son grand porche au vieux style roman,
Et prend son nom du saint endormi dans l'église
Qu'on aperçoit de loin sur sa montagne grise;
Puis Plomodiern, Kerlas, Lejug et Pouldergat,
Comfort au beau calvaire et Saint-Jean, Lannergat
Qui naît, grandit et meurt sous ses chênes antiques,
Et Penmarc'h qui, du pied des ruines gothiques,
De sa plaine autrefois florissante cité,
Regarde avec horreur l'Océan irrité
Sur sa barre d'écueils rebondir en spirales,
Et surgir les débris sombres des cathédrales
Comme de noirs vaisseaux dans une mer de blés;
Puis, dans la lande immense au hasard assemblés,
Ploaré, dont les gars aiment les couleurs vives,
Kermenhir, Ménez-c'hom, Pouldahut dont les rives

Ont vu jadis tomber la fille de Gradlon,
Et Poullan qui nourrit le plus bel étalon,
Tréfentec conservant un mur d'Is dans sa dune,
Et Crozon isolé sur sa falaise brune,
Et Locmariaker à l'immense menhir;
Kérity que demain les flots vont envahir,
Qui vainement élève une digue fragile
Dont l'âcre mer dévore incessamment l'argile,
Et qui, les pieds perdus dans les sables mouvants,
Pousse des cris d'effroi que dispersent les vents;
Et l'obscur Kerghéré qui rêve sous les branches;
Puis Douarnenez qui voit s'enfler ses voiles blanches,
Dont les femmes s'en vont, superbes, d'un pas sûr,
Tremper leur jupon bleu dans le golfe d'azur,
Qui contemple dans l'or les montagnes lointaines,
Au murmure discret de ses claires fontaines,
Et qui, la nuit, livrant aux flots ses mariniers,
S'endort paisiblement sous les hauts marronniers.

Par les chemins divers, par le fauve rivage,
Par la dune mouvante et que le vent ravage,
Où l'herbe grêle croît plus roide que le crin,
Chaque minute amène un nouveau pèlerin.
Parfois ce sont, ainsi qu'aux sauvages savanes,

Des profils sinueux de longues caravanes,
Rubans bariolés où flottent des points blancs.
Des chevaux en sueur et qui saignent aux flancs,
Dans de pauvres harnais rattachés d'une corde,
Tirent violemment, sous le faix qui déborde,
Des chars lourds et criant sur leurs essieux massifs;
De la veille arrivés, hennissants et lascifs,
D'autres, frais, reposés, à la croupe superbe,
De l'air plein les naseaux, bondissent parmi l'herbe.
Tels que des combattants tombés sur les remparts,
Semant la dune au loin de leurs groupes épars,
Dorment des pèlerins que la fatigue accable.

Cependant, sous l'auvent du clocher, le grand câble
S'agite ; tout à coup les airs retentissants
Vibrent et vont porter en orbes frémissants
Dans l'espace, la voix pieuse de la cloche.
Signal et bienvenue : une paroisse approche ;
La tour lui jette ainsi son éclatant salut :
Usage fraternel et touchant qui n'exclut
De cet accueil pas même une pauvre bourgade.
Et puis c'est la rencontre et l'antique accolade
Qui fait s'entrechoquer la bannière et la croix.
La paroisse qui vient est celle de Pont-Croix.

Son étendard au vent joyeux flotte et palpite;
Le cortége pieux passe et se précipite
Dans la foule qu'il fend : il s'y mêle un moment,
Il porte son offrande au divin monument;
Et fifres et tambours, musettes ingénues
Se font entendre encor lorsque les têtes nues
Reparaissent plus loin et montent au portail.

L'église dont reluit vaguement le vitrail,
Est voilée à demi par les branches difformes
Et sous l'ombrage épais et noir d'un massif d'ormes.
Ces arbres que les vents de mer ont contournés,
Semblent tendre des bras aux groupes prosternés
Qui cherchent leur abri, propice à la prière.
C'est un lambeau de nuit dans l'immense lumière,
D'où, s'élançant au ciel calme qui la bénit,
Émerge en plein soleil la flèche de granit.

Autour de ce massif court un long mur d'enceinte
Très-bas, ne cachant pas l'image de la sainte
Aïeule de Jésus, qu'en ces lieux on élut
Patronne, sous le nom d'Anne de la Palud.
Devant l'église, il laisse une assez large place
Aux fidèles, tandis que derrière il l'enlace

De plus près, n'enfermant là qu'un sombre couloir
Où la pierre verdit et se tache de noir.
En ce jour de pardon, c'est un cloaque immonde
Où grouillent, dans un tas couvert de hideur blonde,
Ces monstres grimaçants à genoux, étendus
Ou debout, au terrain argileux confondus,
Sordides, inouïs de forme et de couleur,
Étalant çà et là, dans la blême pâleur,
Un membre violet et son ulcère rouge;
Fouillis ignoble, infect, où tout se gratte et bouge.
De là part le concert des lamentables voix,
Et l'horrible saisit tous les sens à la fois;
C'est l'épouvantement effaré qui fascine.
Jésus croirait revoir les bords de la piscine,
Lorsqu'à Jérusalem, au milieu des Hébreux,
Ses doigts divins touchaient l'aveugle et le lépreux.
C'est la même fureur de cris que rien ne lasse,
C'est le même haillon sur la même paillasse;
Des tissus innomés, des lambeaux inconnus
Drapent piteusement des torses demi-nus,
Injuriant le jour honteux. Ces chairs infâmes
Appartiennent parfois, ô pudeur! à des femmes.
Et le cœur défaillant se lève de dégoût.
Sur un grabat puant qui traîne dans l'égout,

L'art peut-il s'abaisser jusqu'à l'ignominie !)
Avec quel naturel ils râlent l'agonie,
Ces enfants à l'œil cave et dont le front flétri
Disparaît à moitié sous un bandeau pourri !
Est-ce un homme, là-bas, qui hurle avec emphase
Et dans un rhythme égal toujours la même phrase,
Et qui, dans un burlesque et tragique maintien,
Fait trembler dans le foin ses tibias de chien,
Tandis qu'avec fureur il agite ses hanches ?
Ramassé sur lui-même, un autre entre des planches,
Dans une caisse étroite et longue de trois pieds,
Ne fait plus qu'un paquet de ses membres ployés,
Et son museau plaintif idiotement beugle.
O dégradation ! Cependant un aveugle
Vers l'immonde réduit s'avance d'un pas lent ;
Il arrive, il tâtonne, et puis s'agenouillant
Il entonne son chant d'une voix haute et claire.
Au milieu de ce monde abject, patibulaire,
Et qui ferait paraître un Callot trop réel,
Il semble détaché d'un mur de Raphaël.
Le soleil a longtemps mordu sa face pâle
Et bruni ses grands traits aux chaleurs de son hâle.
Sa large lèvre s'ouvre et tremble de ferveur,
Et, comme si ses cris appelaient le Sauveur,

Le spectateur ému se transporte en idée
Sur les bors du Jourdain, dans les champs de Judée.
Oui, véritablement Jésus connut ce gueux.
Il tend le bras, se plie et se dresse fougueux;
Dans sa nuit éternelle un éclair s'électrise,
Et son front s'illumine, et sur sa veste grise
Flottent des cheveux longs et plus noirs qu'un corbeau.
Certes, ce mendiant est consolant et beau;
Qui sait si notre ciel n'est pas terne et livide
A côté des clartés qu'entrevoit son œil vide.

Lorsque les pèlerins accourus au pardon,
Aux pieds vénérés d'Anne ont déposé leur don,
Et prié longuement à genoux sur la dalle,
Quittant l'église, allant à travers le dédale
Que font les carrefours bizarres, variés,
De deux cents pavillons au hasard déployés,
Ils conduisent leurs pas vers la sainte fontaine.
C'est un monument simple et de date incertaine,
En tout temps visité par un nombreux concours
D'infirmes implorant son tout-puissant secours,
Et buvant, pleins de foi, ses eaux miraculeuses;
Et c'est pour attester ses cures merveilleuses,
Que l'église s'emplit tous les jours d'ex-voto.

Construite sur le bord de l'aride plateau,
Elle épanche son eau qui serpente, s'égare,
Se repose plus bas, dormant dans une mare,
Et puis s'écoule enfin en un étroit ruisseau.
L'amer cresson, l'iris, la menthe et le roseau,
Familièrement, sous les yeux de sainte Anne,
Trempent dans son limon leur racine profane.
Des femmes, écartant leur raide vêtement,
Répandent à plein bol, audacieusement,
Donnant de leur foi vive une preuve éclatante,
Le liquide glacé sur leur chair haletante.
D'autres, pieusement, en priant font le tour
De la fontaine, et vont, touchant gage d'amour,
Porter un long baiser sur la bouche grossière
De la sainte sculptée en sa niche de pierre.

Or, tandis que Pont-Croix vient de quitter l'autel,
Sur la haute falaise apparaît Plougastel.
Son long profil mouvant ondule sur le vide,
Agitant dans l'air bleu, d'une fraîcheur humide,
Essaim de papillons ou de vivantes fleurs,
L'ensemble éblouissant de ses vives couleurs,
Où l'ardent vermillon de sa teinte si chaude,
Auprès des violets va heurter l'émeraude,

Où le jaune-citron, l'orangé, l'incarnat,
Le lilas, l'outremer, l'azur et le grenat,
Tous les tons violents, toutes les notes franches
Éclatent au milieu des grandes masses blanches.
A leur mâle rudesse ils joignent, ces pêcheurs,
Tout un printemps joyeux de brillantes fraîcheurs.
En sueur, fatigué, leur cortége s'approche
De la lande, et descend l'escarpement de roche.
Ils sont venus pieds nus, foulant le sable amer,
Suivant la plage blonde aux heures où la mer
Loin des bords délaissés roule ses lames bleues.
Or, Plougastel est loin : ils ont fait quinze lieues.
Et cependant leurs pas sont solides et sûrs,
Et c'est résolûment qu'ils enjambent les murs
Qui, partout, divisant par carrés la campagne,
Font un vaste échiquier de toute la Bretagne.
Voici la lande sainte : ils tombent à genoux;
Ils découvrent leur tête aux épais cheveux roux,
Gris ou noirs ; sous le bras tenant leur bonnet rouge
Qui, sous l'effort du vent, sans cesse flotte et bouge,
Ils récitent tout bas quelque pieux verset.
Et les femmes touchant du menton leur corset,
Serrant leurs beaux enfants aux béguins de peluche,
Redressent leur coiffure en huppe de perruche.

Leurs doigts, habitués à tourner le fuseau,
Tiennent un long bâton d'érable ou de roseau.
Avec leurs vêtements dont la blancheur éclate,
Leurs reins étroits, qu'entoure une écharpe écarlate,
Leurs bonnets empruntés aux vieux Napolitains,
Leurs traits accentués, bruns, fermes et hautains,
Leur dos large et puissant, leurs grandes attitudes,
Ces pêcheurs font rêver aux chaudes latitudes
Où l'homme, sous les feux d'un éternel été,
Errant dans le soleil et dans la liberté,
Conserve en sa splendeur sa noblesse native.

Mais tout à coup, voici qu'à la foule attentive,
Dont les yeux sont tournés vers le temple ogival,
La cloche de nouveau jette son clair signal.
Chaque groupe s'ébranle à l'appel de la Sainte;
Tous vont, silencieux, à pas lents vers l'enceinte.
C'est la prière et puis c'est la procession;
Tous les cœurs sont saisis d'ardente émotion.

IV.

Vous revivez, parfums de la simple croyance,
Rayons miraculeux, séraphiques essaims
Ouvrant des ailes d'or, planant auprès des saints,
Vierges peuplant l'éden de la première enfance!

O doux printemps du cœur tout à coup renaissant!
Que n'es-tu là, Memling, l'illuminé de Bruge?
Quand ton âme éclairait le cloître, ton refuge,
Elle n'entrevit rien qui fût plus ravissant.

Memling, c'est jusqu'à toi que mon esprit recule :
Voici ton Jean, ta Marthe et ton blanc paradis,
Et tes vieillards pensifs aux doigts longs et raidis:
Ici respire encor ton idéale Ursule.

L'éblouissante enceinte est comme un champ de fleurs,
Bleu, jaune, rouge et noir, constellé de paillettes;
Les coiffes s'inclinant sont de fraîches œillettes
Qui mêlent leur tendresse aux puissantes couleurs.

Éclatantes ardeurs près des blancheurs d'hostie,
Idéal ineffable, incolore ou vibrant,
Ascétique pâleur d'un zèle dévorant,
Extase, volupté des élus pressentie!

Attachantes laideurs, grêles difformités
D'où semble s'échapper comme une flamme pure,
Hennins brodés d'argent, humbles robes de bure,
Béguins sous les bonnets avec grâce ajustés,

Rubans brodés, paillons, tulles, blondes légères,
Gorgerins émaillés, chanvre, soie et velours,
Mantes aux larges plis, mitres aux fiers contours,
Ceintures de brocart, coiffes des monastères,

Longs tabliers fleuris, jupons rayés d'argent,
Draps rouges sous les blancs faisant des tons d'aurore,
Corsages allongés d'où vous montez encore,
Cols frêles aux croix d'or de la fraise émergeant,

Tout est là! vieil Holbein, ces femmes sont tes vierges,
Et les vôtres aussi, barbares artisans,
Par qui le bois taillé pour de lourds paysans
Se transfigure encore au feu tremblant des cierges.

Et des groupes pieux vers la Divinité
Dans un muet concert s'élève la prière,
Et la ferveur planant sur l'assemblée entière
Met sur ces fronts divers sa céleste unité.

Frêle, d'une pâleur de cire,
Un ange ouvre un œil noir rêveur;
Sa coiffe qu'une épingle étire,
L'enveloppe de sa blancheur,
Et le linge léger qui bouge
Laisse voir l'ardent bandeau rouge
Entourant son front ravissant;
C'est, sur un lys éblouissant,
Comme une sanglante nervure;
Elle a dans sa petite main
Un gros Paroissien romain;
Je l'ai vue en miniature
Sur un antique parchemin.

Et, plus loin, cette fille étrange
Aux yeux clairs, au front imposant,
On la dirait par Michel-Ange
Pétrie en un marbre puissant;
Beauté superbe et sans culture,

Farouche enfant de la nature.
D'ou te vient cette fauve ardeur,
Cet air sacré, cette verdeur,
Ce charme immense en ta rudesse?
Sous ta croix, en vain tu voudrais,
Muette vierge des forêts,
Cacher ton sang de druidesse :
Le vieux dolmen dit tes secrets.

Des hommes prosternés sont le long de l'église,
Le front dans les deux mains, immobiles, sans voix;
Le corps raide, à genoux, d'autres, les bras en croix,
Ont appuyé leur front à la muraille grise.

Comme un concert d'en haut, dans les arbres, frémit
L'orgue saint traversant les murs épais du temple
Et le regard levé, cherchant le ciel, contemple
Au clocher la gargouille horrible qui gémit;

L'évêque de granit qui bénit de sa crosse,
Ou les pigeons d'azur qui volent, indolents;
Puis, s'abaissant il voit, sur leurs genoux sanglants,
Des femmes se traîner dans leur ferveur féroce.

Le soleil brille encor, mais le ciel s'est couvert.
Sous les nuages noirs de vigoureuses ombres
S'allongent ; des éclairs heurtent de grands trous sombres,
Les ormes aigrement exaspèrent leur vert.

Tout à coup le tambour retentit dans l'église ;
Subitement la cloche agite son battant ;
Toute la foule alors se lève au même instant,
Ainsi que font les blés lorsqu'a passé la brise.

Les coiffes, les rubans de fleurs d'argent semés
Se serrent, ménageant un passage au cortége.
O blancheur ! ce n'est plus qu'un vaste champ de neige,
Où les cierges ardents vibrent, tous allumés.

Les nuages, au ciel, ont étendu leurs voiles.
L'ombre sévère épand son calme et sa fraîcheur ;
Un mystère idéal adoucit la blancheur ;
Dans les groupes émus scintillent des étoiles.

Des visages d'élus flottent mystiquement
Dans une onde enflammée : ineffable poëme
Qui fait croire que Dieu, dans son amour suprême,
Sur son humble troupeau verse le firmament.

Dans l'immense blancheur où par endroits un rouge
Saigne, s'est apaisé jusqu'au moindre remous :
Hors l'effluve aux légers tourbillonnements roux
Et les feux crépitants des cierges, rien ne bouge.

Le fifre dans la nef jette des sons stridents,
Et le silence, ici, gagne jusqu'à la lèvre
Qui prie ; et tous les yeux ont l'éclat de la fièvre,
Et vers le porche, tous, ils se tournent, ardents.

V.

La cloche de nouveau plaintivement résonne;
Puis à la foule qui d'un saint effroi frissonne,
Apparaît tout d'abord comme un épouvantail,
Le premier étendard s'abaissant au portail,
Il est barbare, étrange en sa laideur sauvage;
L'aïeul qui l'a connu ne savait pas son âge.
Sur son velours pelé qui jadis était noir,
S'étire un grand Christ blanc, squelette horrible à voir,
Dont la tête de mort affreusement grimace.
Autour du Dieu sanglant et farouche s'enlace
Une riche guirlande aux fleurs d'or et d'argent,
Et ce luxe le rend encor plus affligeant;
Car il montre, poussé jusqu'à son paroxysme,
Le mépris de la chair du vieux catholicisme.
Dix autres étendards suivent. Le cintre est bas
Et veut qu'on les incline. Il faut de rudes bras
Pour maintenir penché le poids qui dans l'air vibre.

Par un vaillant effort conservant l'équilibre,
Chaque porteur déploie un hardi mouvement.
On croit qu'il va tomber; il chancelle un moment,
Et son corps contracté se renverse en arrière;
Il court et brusquement relève la bannière.
Puis marche un peloton de dévots pénitents
Au front pâle, amaigris, dont les yeux repentants
Laissent étinceler le feu qui les consume.
La ferveur, chez les uns, se revêt d'amertume
Et chez les autres prend un saint rayonnement.
Des groupes vont, pieds nus, n'ayant pour vêtement
Qu'un large bragou-braz, une grosse chemise
Et leurs cheveux flottants qu'entremêle la brise.
Le fanatisme en proie à l'âcre repentir
Frémit sous l'attitude et les traits d'un martyr;
Près de la foi farouche une extatique ivresse
S'élève dans un chant de céleste allégresse;
Parfois, comme jadis dans les auto-da-fé,
Trébuchent, un sanglot dans la gorge étouffé
Par un spasme qui fait pendre et trembler leur lèvre,
Des cadavres vivants que soutiennent la fièvre
Et la peur de l'enfer; dans leurs yeux de vieillard,
Une braise s'éteint dans un terne brouillard.
Ils vont, branlant des fronts si mornes, si livides

Qu'on croit que c'est le jour qui blémit. Dans les vides
Les flambeaux rayonnants éparpillent leurs feux.
Le flot s'écoule encor ; les tambours belliqueux
Et le fifre criard dans les airs retentissent,
Tandis qu'avec fureur les trois cloches bondissent ;
Car la Bretagne mêle, en ses pieux élans,
Les hymnes du Seigneur et les cris des chouans.
Il défile longtemps cet austère cortége
Dont le sombre ruban contraste avec la neige
Que les coiffes sans nombre étendent alentour ;
Et le fauve chouan, au type de vautour,
Détache son profil, aux ténébreuses teintes,
Sur ce fond inouï, fait de blancheurs éteintes
Et de feux étoilés qu'on croit tombés du ciel,
Et plus d'un ange pur, presque immatériel,
Mêle son front charmant, dans le groupe des vierges,
Aux constellations de ces flammes de cierges.

Le peuple ayant suivi le clergé, seuls, les gueux
Demeurés dans l'enclos se livrent à leurs jeux.
C'est alors que s'ébat tout cet horrible monde.
Le haillon retombé couvre la plaie immonde
Ils grouillent confondant leurs rires détendus ;
Le public est plus loin, les cris seraient perdus.

L'homme aux pattes de chien qui grelottait naguère
Par ses lazzis égaie un convulsionnaire,
Et les enfants mourants ont quitté leurs grabats;
Leurs fronts encor bandés, ils prennent leurs ébats :
Ces singes dont les dents claquaient si bien la fièvre,
Ont repris, tout à coup, l'agilité du lièvre.
Un aveugle, plus loin, qui compte son argent,
Jette sur sa sébile un œil fort diligent;
Et le paquet humain, qui d'une caisse étroite,
Poussait de si grands cris est sorti de sa boîte;
Grandissant, tout à coup, de taille et d'impudeur,
Il s'étale au grand jour dans toute sa hideur.

Mais la procession par la dune sauvage,
En sa noble lenteur, marchant vers le rivage,
Sur le fond infini de l'espace azuré,
Déroule longuement son ruban diapré,
Et tandis que la mer roule, se lève et lutte,
Que sa lame se dresse et retombe en volute,
Secouant, au milieu des accords assourdis,
Les perles et les ors de son frais paradis,
Le cortége plus sombre, oppose ses ténèbres,
Aux éblouissements; et les tambours funèbres,
Le fifre exaspéré, les longs roulements sourds

Et les sons suraigus, frappant les rochers lourds,
Éveillent des échos sublimement étranges,
Hurlements de damnés heurtant le chœur des anges.
La rafale marine éparpille en sanglots
Les chants sacrés qui vont se briser sur les flots;
Et le croyant qu'égare un vertige mystique,
Dans la voix de la mer pense entendre un cantique;
Et le vent ne sait pas s'il emporte au désert
Le bruit de l'Océan ou le pieux concert.
Est-ce l'oiseau divin qui voltige en silence
Ou bien le goëland que la brise balance?
L'haleine de l'encens, dans le brouillard amer,
Mêle un parfum céleste aux senteurs de la mer,
Unissant sa blancheur idéale qui fume
A la blancheur sauvage et vierge de l'écume.
L'âme humaine se livre à l'extase et le Dieu
Passe tranquillement sur l'abîme du bleu.

Mais au portail, la foule enfiévrée et crédule
Laisse éclater l'ardeur farouche qui la brûle.
Chacun bondit dans un élan désespéré
Pour entrer le premier sous le porche sacré.
Poussé par l'ouragan des ferveurs frénétiques,
Un flot vertigineux de têtes ascétiques

Aux sourcils tourmentés, blêmes, les yeux hagards,
Se précipite au seuil; tandis que deux grands gars,
Aux côtés du portail, solides comme Hercule,
Étouffant sous l'effort du flot qui les accule,
Résistent cependant en s'arc-boutant au mur;
Et fermes, sous l'ogive, élèvent d'un bras sûr,
Au-dessus de ce peuple en délire qui passe,
Comme pour le bénir, la vénérable châsse
Qui pour braver l'ardent toucher de mille mains,
Prête à ces vaillants gars des muscles surhumains.

VI.

Par les vents de la mer balayés, les nuages
Se traînent au lointain sur d'autres paysages;
Le soir limpide et clair, ouvrant tout son trésor,
Épanche ici partout ses avalanches d'or.
Les pèlerins muets errent parmi les dunes
Opposant, çà et là, taches noires ou brunes,
Au sable éblouissant leurs groupes dispersés.
Léger voile flottant sur les rocs hérissés,
S'élevant de la mer, une buée humide,
Monte veiner le pâle azur, marbre fluide:
Le soleil éclatant de ses plus rouges feux,
Y plonge lentement son disque lumineux,
Œil de flamme qu'entoure une sanglante brume;
Après avoir jeté, dans les flocons d'écume,
A la crête des flots, qu'il revêt de corail,
Comme un dernier regard empourpré de vitrail,
Il s'éteint. Mais bientôt le brouillard s'accumule,

Et tandis que la mer, dans le blond crépuscule,
Exhale son plaintif et sourd gémissement,
Que l'étoile déjà scintille doucement,
Qu'encor les goëlands se mouillent à l'ondée
Des lames déferlant sur la plage ridée,
Dans le rayonnement suprême où meurt le jour,
Le camp sur le ciel gris trace un vague contour.
L'effet est ravissant. Toutes les tentes fument :
Des groupes noirs auprès des foyers qui s'allument
Se meuvent comme autour de vrais soleils couchants,
Et dans l'air rafraîchi s'entre-croisent des chants.
Des collines, au loin, nouvellement sortie,
La lune monte au ciel comme une blanche hostie,
Dans les tentes alors les groupes vont s'asseoir,
Les femmes ont servi l'humble repas du soir,
Et rempli jusqu'aux bords les écuelles d'argile;
Et de hardis enfants, dans un transport agile,
Au-dessus des foyers, un éclair dans les yeux,
Sautent, trouant la flamme avec des bonds joyeux.
Plus loin un vieillard dit une antique légende
Aux dernières lueurs qui tremblent sur la lande;
Jetant des sons vibrants, ravissant à la fois
Les yeux par sa beauté, l'oreille par sa voix,
Ici, le galbe empreint d'une grâce touchante

Dans un groupe attentif une fillette chante :

« Un petit sentier conduit du manoir,
Du manoir antique à notre village,
Un sentier tout blanc. Au bord on peut voir
Un petit buisson d'épine sauvage,
Un buisson charmant, au tendre feuillage
Et couvert de fleurs que désire avoir
L'enfant du vieux manoir.

« Ah! si j'étais fleur d'aubépine,
Sa main blanche me cueillerait
Et sur son cœur me poserait
Sa petite main blanche et fine
Comme la fleur de l'aubépine.

« Quand le froid hiver entre à la maison,
Il va loin de nous avec l'hirondelle,
Il part quand se tait la douce chanson.
Il va vers la France... et revient fidèle
Sitôt que renaît la belle saison,
Qu'on chante à la maison.

« Quand chantent les douces fauvettes,

Petits linots et gais pinsons,
On voit venir à nos pardons
Le bel enfant avec les fêtes;
Que j'aime linots et fauvettes!

« Chez nous je voudrais ne voir que beaux jours,
Que fêtes, que fleurs au long de l'année;
Et que voltiger, par ici, toujours,
Voltiger au soir, dans la matinée,
L'hirondelle au bout de ma cheminée;
Ah! que je voudrais dans les alentours,
La voir, la voir toujours![1] »

1. Ces couplets sont imités d'une chanson bretonne : *Les Hirondelles.*

VII.

Le camp, sur chaque tente, a refermé ses toiles,
Puis il s'est endormi sous des milliers d'étoiles.
L'œil cherche à deviner ses contours incertains ;
Depuis longtemps déjà les foyers sont éteints.
Une brise soufflant des landes embaumées,
Eut bientôt dissipé le reste des fumées
Qu'un instant on a vu, tourbillonnant dans l'air,
S'accrocher aux buissons, s'abattre sur la mer.
Maintenant tout repose. Au milieu du silence,
De la côte pourtant une rumeur s'élance,
A temps égaux, lugubre et sublime à la fois :
L'Océan veille encore et c'est sa grande voix.

Mais, insensiblement, sur la calme vallée
S'étend une blancheur en nappe déroulée,
Inégale et qui semble une immense toison ;
Et faiblement, alors, sur le frais horizon

Où tremble, encor douteuse, une lueur d'opale,
La tour de Locronan blanchit à l'aube pâle.
Puis bientôt dans le jour indécis, vaguement,
Sur un des points du camp s'indique un mouvement;
Secouant le sommeil, la vie y recommence.
Divin réveil! Voilà que lent, grave, en cadence,
Avec ses deux cents voix, un chant religieux
Emplit tout le désert d'accords harmonieux.
L'aube aux pieux rayons monte, et sur la bruyère
Plougastel à genoux exhale sa prière.
Oui ce sont ses enfants, ses nobles matelots.
L'Éternel les bénit, car allumant les flots,
Le soleil qui se lève en une gloire immense
Baigne ces pauvres gens de sa magnificence.





TABLE

	Pages.
Préface..	1
L'Artois	7
Les Alouettes.	13
Les Cigales..	15
La Grève	17
La Source sous bois.	19
La Paix des bois	21
Le Nid.	25
Automne.	29
Soleil couchant.	31
Yvonne.	33
Douarnenez.	35
L'Aube..	39
Le Matin.	41
Le Soir	49
Le Retour des champs.	50
La Saint-Jean.	55

Pages.
Courrières, 1869 59
Dieu et les Hommes. 61
Courrières, 1870 65
La Retraite d'Amiens. 67
A un Publiciste belge. 69
L'Orage. 70
Illusions. 75
L'Éden 77
Dans la plaine 89
Crépuscule. 91
Les Filles de la mer 95
Fleur de sable. 99
La Moisson 101
Nocturne. 103
Les Glaneuses.. 105
Midi. 114
Le Chant du soir 117
A la recherche du Beau 121
Th. Rousseau et le Bucheron. 127
Les Deux Croix 131
L'Abri. 135
Le Pardon.. 139



IMPRIMÉ PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



